

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23^e. ANNÉE

N^o. 5.

Mai 1880.

AVIS. — Calmons nos justes impatiences lorsque nous trouvons dans un journal des articles haineux ou injustes à notre adresse, et ne nous croyons point obligés d'envoyer notre prose aux auteurs de ces articles ; ce premier mouvement est tout naturel, mais il serait prudent de demander avis aux spirites qui savent manier une plume, si on ne le sait soi-même, et ce serait être sage que de ne pas commettre une réponse qui prouve aux journalistes que le signataire ne connaît pas parfaitement la langue française. Avec la meilleure volonté de bien faire on a donné une arme à l'ennemi.

Nous avons entendu dire à des journalistes bien intentionnés, que rien n'était plus compromettant pour la cause spirite, que ce déluge de vers insensés signés Musset, Lamartine, de communications pleines de verbiage banal, données par Socrate ou Platon, etc., adressées à un écrivain dès qu'il s'occupe de la phénoménalité spirite : « Cela jette un froid, disent-ils, nous ne nous sentons plus le courage de braver le ridicule ; arrêtez donc ces imprudents et dites-leur que la bonne volonté ne supplée pas l'art d'écrire et de penser ; ils nous appellent hommes vains et orgueilleux et leurs missives prouvent surabondamment que les spirites possèdent ces qualités à un degré éminent. » Allan Kardec, sage et sensé, écrivain et philosophe, a voulu en vain réagir contre la manie d'écrivainiller de quelques adeptes.

Libres Pensées

XXVII

(Voir la Revue de Mars)

Toutes ces idées que nous émettons ici, que nous avons sur l'origine des êtres, et qui sont établies dans notre esprit à l'état de convictions, sont parfaitement plausibles. Il nous a toujours semblé qu'il était intelligent d'admettre l'existence d'un Dieu créateur en face de tant d'ordre et de tant de merveilles, et, cela posé, la logique voulait évidemment que rien ne fût inutile dans la création ; c'est ainsi qu'il en est en admettant que tout part de l'infiniment petit, de l'atome infinitésimal, pour arriver, par un progrès incessant, qui est la loi fondamen-

tale de la création, à l'infiniment grand, à l'infiniment parfait, à l'infiniment heureux. La création ainsi comprise nous paraît juste, admirable, pleine de beautés splendides. La vie dans l'univers, sur tous les globes en nombre infini qui le constituent, n'est autre chose que l'éternel combat entre l'esprit et la matière, et, dans chaque terre en formation, on voit à l'origine *le chaos* des anciens d'où sort, sous mille formes diverses, la matière initiale transformée, métamorphosée, luméfiée, par le souffle de l'esprit. L'atmosphère est remplie de fluides méphitiques, de pensées malsaines, de passions bestiales, que l'homme peut s'assimiler en les absorbant dans son pèrisprit, ou repousser par un effet d'une énergique volonté. Rien ne nous paraît plus vrai que l'existence dans l'air de pèrisprits humains qui, n'ayant point eu la force de vaincre les appétits bestiaux et de s'en affranchir, restent dans l'atmosphère, entourant notre terre, et s'y réincarnent jusqu'à purification complète, jusqu'à ce qu'une *luméfaction* pèrispritale suffisante les mettent en état d'aller habiter un monde plus pur et plus avancé dans la hiérarchie des globes. Rien de plus facile à comprendre que cette parole du Christ : « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père,* » et que cette autre qui devient alors lumineuse à notre intelligence : *Beaucoup d'appelés, peu d'élus.*

Ces hypothèses de la transformation simultanée de l'esprit et de la matière, l'une servant de champ de travail et de *substratum* à l'autre, nous les avons retrouvées dans un très-grand nombre de communications médianimiques ; elles composent le corps architectural de toute la doctrine spirite, et nous les rencontrons à chaque pas dans les livres d'Allan Kardec. Nous croyons être agréable à ceux de nos lecteurs qui partagent notre manière de voir en donnant ici quelques résumés de ces livres. Nous commençons par donner celui qui suit, d'une fort belle communication médianimique que nous prenons dans Roustaing, bâtonnier des avocats à la cour de Bordeaux : « *Les quatre Évangiles.* » Voici ce qu'on lit de la page 171 à la page 225 du premier volume. Nous n'émettons d'ailleurs aucune opinion sur l'ensemble du contenu de cet ouvrage. (1)

« L'esprit, à son origine de formation, essence spirituelle,

(1) L'administration prévient les lecteurs de la *Revue*, qui, presque tous, possèdent les quatre évangiles de Roustaing, que, M. René-Caillé n'a pris que la substance de la communication dont il s'agit, et qu'il l'a condensée : *très-librement*. Ceci est dit aussi, pour M. J. Guérin propriétaire de cette œuvre philosophique.

principe d'intelligence, sort du *tout universel*. Nous nommons ainsi l'ensemble des fluides répandus dans l'espace et qui sont la source de tout ce qui existe, soit à l'état spirituel, soit à l'état fluïdique, soit à l'état matériel. L'esprit, à son origine, est formé de la quintessence de ces fluides et est tellement subtil qu'aucune expression ne peut en donner une idée à l'intelligence bornée des habitants de la terre.

« *La volonté de Dieu anime ces fluides pour leur donner l'être.*

« La vie universelle est ainsi en germes éternels partout dans la nature pour les besoins de l'harmonie universelle, pour la formation de tous les mondes, de tous les règnes, de toutes les créatures, soit à l'état matériel, soit à l'état fluïdique, car ainsi que nous l'avons dit, à leur formation, les mondes primitifs sont composés de tous les principes constitutifs dans l'ordre spirituel, matériel et fluïdique, des divers règnes que les siècles doivent élaborer. Le principe intelligent se développe en même temps que la matière, progresse avec elle, en passant de l'inertie à la vie. Dieu attire à Lui tout ce qui atteint la perfection.

« Cette multitude de principes, qui sont latents, attendent à l'état cataleptique, qu'en vertu des *lois naturelles, immuables, éternelles*, qu'il a établies, le souverain Maître donne à chacun sa destination. Ils subissent alors à travers les éternités, et sous la surveillance et la direction des Esprits que Dieu prépose à leur développement et à leurs destinées, toutes les transformations qui doivent les conduire à travers les règnes minéral, végétal et animal, *et à travers toutes les formes et toutes les espèces de chacun de ces règnes*. Ils arrivent, en suivant une progression continue, à cet état intermédiaire entre l'état animal et l'état spirituel *conscient*, puis enfin à l'état de créature ayant son libre arbitre, une intelligence raisonnée, indépendante, et responsable de ses actes. C'est ainsi qu'ils arrivent par voie de transformations et de progrès, au faîte de l'intelligence, de la science et de la grandeur.

« Tout a une existence dans la nature, car tout meurt, et ce qui meurt avait nécessairement le principe de vie, avait *son intelligence relative*. A son origine l'essence spirituelle, alors à l'état de simple essence de vie, absolument inconsciente de son être, construit chaque minéral en attirant les éléments fluïdiques par une action magnétique attractive, dirigée et surveillée par les Esprits préposés par Dieu à ce travail, car, pour tous les règnes : minéral, végétal, animal et humain, rien n'existe sans le con-

cours des Esprits, collaborateurs de Dieu, dont la surveillance n'est point affectée à tel minéral, tel végétal, ou tel animal, mais s'exerce d'une manière générale suivant des lois naturelles et immuables.

« Quand un bloc de marbre est arraché de sa carrière, il meurt, et l'essence spirituelle qui résidait dans ses parois s'en retire et est dirigée sur un autre point par les Esprits, pendant que ses débris sont employés par l'homme pour les besoins de l'humanité en conservant la force de cohésion qui réunit les molécules entre elles. C'est ainsi qu'une fleur, séparée de l'arbre sur lequel elle est née, conserve encore pendant quelques temps la fraîcheur de ses tons et la fermeté de sa tige, et qu'après la mort le corps humain maintient, des jours et des mois, l'unité de sa forme.

« L'essence spirituelle qui réside dans le minéral n'est point une individualité. Elle subit dans le règne minéral toutes les *matérialisations* successives, nécessaires pour la conduire au végétal dans lequel elle prend une forme nouvelle. L'essence spirituelle passe donc à un moment donné dans le végétal où elle commence à subir l'*épreuve de la sensation*, après avoir passé, ainsi que nous l'avons dit, par toutes les formes et espèces intermédiaires, en suivant une progression continue sous l'influence de la double action magnétique qui produit alternativement la vie et la mort. A cet état de végétal il n'y a encore ni conscience ni souffrance, il y a seulement sensation, espèce d'ébranlement magnétique qui prépare l'*Esprit* qui se forme au développement de son être.

« Après la mort de chaque végétal l'essence spirituelle est transportée sur un autre point et passe par toutes les formes et espèces intermédiaires pour arriver à l'animal. A ce moment l'*Esprit* commence à ressentir un acte extérieur, mais il n'en connaît ni la cause ni les effets, il y a seulement *sensation de la souffrance*. L'*Esprit* continue ainsi jusqu'à ce qu'il arrive à la conscience de son être.

« Arrivé dans le règne animal, l'*Esprit* en formation acquiert le *principe intelligent* ; mais ce n'est encore que cette intelligence relative qu'on appelle *Instinct*, intelligence bornée à la fonction qui lui est départie, à l'utilité qu'il doit avoir, au but qu'il doit remplir dans l'harmonie universelle au point de vue de conservation, de reproduction et de destruction.

« A ce moment de sa transformation, l'Esprit n'a pas son intelligence indépendante et raisonnée, ni la conscience de ses facultés et de ses actes, ni son libre arbitre. mais il va suivre une marche progressive et continue qui va le conduire à la limite des formes et des espèces intermédiaires qui participent de l'animal et de l'homme. En définitive, si l'essence spirituelle soutient la matière, la matière, de son côté, aide à son développement.

« Enfin, après avoir subi toutes les transfigurations de la matière, l'esprit arrive enfin à ce nouvel état où l'instinct finit, pour laisser la place à *la Pensée*. C'est cet état de l'*Esprit* qu'on appelle l'*état d'ignorance* et c'est le moment où commence l'humanité. Les Esprits se préparent alors à la vie spirituelle *consciente*, indépendante et libre. Alors commence la vie morale et la responsabilité. La statue a reçu sa dernière forme. L'Esprit est enveloppé des fluides qui forment son *périsprit*, corps fluidique qui devient l'instrument de son progrès vers la perfection intellectuelle et morale, et instrument aussi de ses chutes dont il peut toujours se relever au moyen des réincarnations expiatoires.

« Tout est magnétisme dans l'univers, et tout, aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre matériel, et dans l'ordre fluidique, est attraction dépendant de cet agent. Les fluides magnétiques relient entre eux tous les mondes, unissent tous les Esprits, incarnés ou désincarnés. C'est le lien avec lequel Dieu nous enveloppe comme un seul être et nous attire à Lui. C'est au moment où l'Esprit commence à entrer dans sa vie de libre-penseur qu'il opère cette constitution fluidique appelée « *périsprit* » qui est son *tempérament*, lequel est toujours la conséquence des tendances de l'Esprit. Les fluides sont attractifs ou répulsifs les uns envers les autres, ce qui établit et règle les rapports entre les Esprits, suivant leurs bonnes ou mauvaises tendances.

« Dès que l'Esprit est mis en possession de son libre arbitre et à même de pouvoir choisir sa voie, il est soumis à des Esprits désincarnés préposés à son développement et vis-à-vis desquels il se montre plus ou moins docile. Ce sont ses anges gardiens. Mais il y en a bien peu qui consentent à se laisser guider et presque tous succombent aux entraînements de l'orgueil et de l'envie.

« Les Esprits indociles et rebelles aux conseils de leurs Esprits protecteurs, attirent par la nature de leurs mauvais penchants des Esprits mauvais sympathiques à ces tendances, et

ils tombent dans le mal, non pas par entraînement, mais par la faiblesse de leur propre volonté, car dans l'âme la volonté est tout. Ils n'ont de rapports avec les mauvais Esprits que parce qu'ils se complaisent dans le mal. Ceux qui n'aiment que le bien, qui sont dociles à leurs guides, n'attirent à eux que de bons Esprits ayant les mêmes tendances.

« Les fluides du périsprit varient d'une manière incessante au fur et à mesure de ses besoins intellectuels et moraux. Plus l'Esprit est inférieur, plus les fluides de son périsprit sont opaques et lourds, et ce périsprit se modifie forcément suivant les phases de l'existence et des épreuves, et cela, par *la volonté*. Le périsprit se modifie aussi suivant les régions que doit habiter l'Esprit, et même suivant les missions qu'il reçoit de Dieu.

« Les Esprits qui sont obstinés dans le mal sont *humanisés*; ils restent incarnés sur les terres primitives pour être domptés sur ces terres vierges encore de l'apparition de l'homme, mais prêtes pour cette apparition, terres, où chaque incarnation nouvelle amènera une amélioration dans l'état moral, en même temps qu'une amélioration dans les fluides qui constituent le périsprit. C'est ainsi que les Esprits qui restent mauvais sont incarnés sur des planètes plus ou moins inférieures, et y subissent des incarnations plus ou moins matérielles, plus ou moins pénibles, suivant l'état de leur âme.

« De même que Dieu crée d'une manière continue des essences spirituelles, de même il crée des mondes pour servir aux incarnations, mondes plus ou moins inférieurs, qui sont plus ou moins matériels, qui deviennent de plus en plus fluidiques et enfin, sont un jour des mondes célestes ou divins que peuvent seuls aborder les purs Esprits. Dans chacun de ces mondes tout est en rapport avec l'intelligence de ceux qui les habitent.

« Pour atteindre à la perfection, les Esprits n'ont qu'à écouter leurs guides spirituels; gouvernés par eux, ils doivent faire leurs études dans le grand livre de l'Univers et parcourir toutes les sphères, depuis les plus inférieures jusqu'aux plus pures. Leurs études se font soit à l'état d'incarnation, soit à l'état errant entre chaque incarnation. Ils s'élèvent toujours vers les régions supérieures, apprenant d'un côté et instruisant de l'autre.

« Vous le voyez, ô bien-aimés, dans cette grande unité de la création, tout concourt à la vie et à l'harmonie universelles.

selon des lois naturelles, immuables et éternelles, depuis le ciron microscopique jusqu'à l'homme. Quand l'homme comprendra les liens qui l'unissent à tout ce qui est dans la création, son cœur s'adoucirait et il comprendrait la nécessité d'user sans abuser. Mais l'homme ne peut pas encore tout comprendre et tout expliquer.

« O nos bien-aimés, dont nous voulons le bonheur, dont nous voulons détruire l'ennemi acharné, l'orgueil, ce démon qui vous possède et vous subjugué, ne rejetez pas sans examiner cette révélation de votre origine. Elle ne vous abaisse pas, elle vous grandit; c'est l'égalité devant Dieu de tout ce qui existe. Pleins de respect et d'amour pour votre créateur, d'amour et de charité pour vos frères, d'amour pour toutes les créatures du Seigneur, travaillez avec ardeur, avec courage et résignation; armés de la science et du progrès, travaillez et vous trouverez et vous comprendrez, car vous serez aidés et soutenus par les bons Esprits que Dieu charge de guider ceux qui cherchent. Rappelez-vous que son Messie vous a dit : *« Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert et rien d'ignoré qui ne doive être su. »*

Nous avons tenu à donner à nos lecteurs cette belle communication médianimique, car elle nous paraît lumineuse de vérité. Elle nous fait assister à la création un peu plus intelligente ainsi conçue, que celle que nous montre la genèse de Moïse; ce n'est pas que nous pensions que tout soit faux dans la genèse hébraïque, nous croyons au contraire qu'elle fut inspirée, mais la terre marche en progressant toujours, elle doit avoir son enfance, son âge mûr et sa transfiguration, comme tout ce qui est et qui vit. Pour une révélation comme celle-ci, il fallait une époque scientifique et enivrée de l'amour de la vérité comme la nôtre; elle eût été incomprise, et partant inutile, du temps de Moïse. Nous pensons, c'est pour nous une conviction intime, que la révélation se fait chez les hommes au fur et à mesure de l'élévation de leur âme et de leurs besoins. Tout n'est-il pas révélation dans vos génies terrestres? Lamartine, notre grand poète, n'était pas spirite, cependant, n'est-il pas évident qu'il était imprégné du souffle de l'inspiration révélatrice quand nous l'entendons s'écrier :

Esprits qui remplissez l'air, la terre et les mers !

Anges de tous les noms, mystérieux fantômes,

Dont le monde invisible est plus plein que d'atomes !

(*La Chute d'un Ange.*)

L'inspiration, la révélation, les miracles, ne dérogent point aux lois de la nature; ils ne sont qu'une condition nécessaire de l'organisation de l'Univers, de ce livre immense dans lequel les Esprits les plus élevés n'ont pas encore lu.

Dans notre prochain article, nous verrons toutes ces mêmes idées écrites dans les livres du maître. (*A suivre*) **RÉNÉ CAILLÉ.**

NOTE. — Dans notre article précédent, mars 1880, lire page 99, ligne 8, transformisme au lieu de transformamisme.

Anniversaire du 31 mars

Dès le matin du 31 mars, jour anniversaire de la mort d'Allan Kardec, un soleil rayonnant annonçait une journée splendide et semblait ainsi favoriser notre réunion annuelle sur la tombe du fondateur de la philosophie spirite. Jamais les adeptes de notre belle doctrine ne s'étaient trouvés en nombre si considérable à ce rendez-vous de la reconnaissance. On lira les discours prononcés sur la tombe du maître. Disons seulement que cette manifestation avait un caractère véritablement imposant par l'attitude recueillie des assistants.

Le soir à six heures un banquet de deux cents couverts réunissait de nouveau une partie des spirites désireux de se retrouver et d'achever cette journée par une agape fraternelle, au restaurant Richefeu, Palais-Royal.

La franche cordialité qui régnait parmi les convives montrait assez tout ce que notre doctrine, faite de tolérance et de libéralisme, répand de charme dans les rapports sympathiques qu'elle établit entre ses membres. Telle doit être, en effet, la marque de supériorité d'une philosophie progressiste et modifiable à l'infini : elle ne peut désunir les esprits, quelle que soit du reste la diversité de leur tendance.

Au dessert des toast ont été portés par divers convives : M. P. G. Leymarie, de Waroquier, Duneau, Georges Cochet, Bourgès, James Smith, et Berçot.

Des remerciements sont adressés à M. Leymarie, l'organisateur de cette fête fraternelle.

A l'issue du dîner, un concert dû au gracieux concours d'artistes sympathiques à nos idées réunissait une brillante diversité de talents. M^{me} Siévers a exécuté sur l'orgue son beau morceau la *Tempête*, une page splendide de mélodie et d'harmonie imitative. M^{me} C. V. nous a fait entendre une valse chantée, composé par M. G... ; la charmante artiste a chanté ce grand air avec un brio admirable. M^{me} Noblet a chanté la *Pigeonne*, délicieuse fantaisie qu'elle a détaillée avec beaucoup de finesse et de charme. M. G... s'est fait applaudir dans l'exécution d'un morceau très-mélodique de sa composition, son jeu brillant et solide en a fait valoir toutes les délicatesses. M. Chaigneau nous a dit de très-beaux vers, profondément sentis, et que l'assistance a vivement appréciés.

Le *Hanneton*, récité par M. G. Cochet, a fourni la note comique de la soirée.

Cette première partie du concert fut suivie d'une séance de prestidigitation due à l'inépuisable complaisance de M. Jacobs. L'habile professeur,

dont le concours avait été sollicité à la dernière heure, était engagé pour cette soirée, de sorte qu'il a dû se multiplier pour nous accorder une heure de très vif plaisir ce dont nous ne saurions trop le remercier.

Jamais, en effet, nous n'avions été à même de mieux apprécier à quel degré d'illusion il est possible d'atteindre par la seule adresse : M. Jacobs n'ayant aucune table spéciale, aucun instrument préparé, nous a tenus sous le charme par l'extraordinaire habileté qu'il a dû déployer dans l'exécution de ses tours, tous produits sous les yeux mêmes des assistants.

Un intérêt particulier résultait pour nous de cette séance : M. Jacobs ayant attiré notre attention sur quelques-uns de ses tours, qui, par une certaine analogie avec les phénomènes de la médiumnité, peuvent servir à dérouter le vulgaire.

Du reste, il ajoutait avec raison, qu'un observateur ne s'y laisserait point tromper. A ce propos, en citant les frères Davenport, le sympathique professeur appuyait sur ce fait, que jamais, pour reproduire les phénomènes obtenus par les médiums américains, jamais leurs imitateurs ne s'étaient placés dans les mêmes conditions, ne s'étaient soumis au même contrôle.

Objection bonne à noter de la part d'un prestidigitateur aussi compétent.

A minuit et demi, chacun se séparait à regret, emportant la meilleure impression de cette journée si délicieusement remplie à tous égards.

Le mois prochain, nous parlerons de la belle fête anniversaire d'Allan Kardec, à Nantes, où tous les spirites de la région avaient été conviés. Ce mois-ci la place nous manque. L'Espagne a fêté l'anniversaire.

N'oublions pas les adresses nombreuses de nos amis de la province et de l'étranger, toutes sympathiques au philosophe éminent, fondateur du spiritisme, que M. P.-G. Leymarie a citées au cimetière; M. G. Pommiés, de Toulouse, a fait déposer par M. et M^{me} Ducros, nos F. E. C., une couronne sur la tombe au nom du cercle de la morale spirite de Toulouse.

M. de Warroquier

ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'ALLAN KARDEC. — Bien des cœurs reconnaissants peuvent dire en ce jour : Je suis venu ici pour confesser, que si la croyance en un Être créateur s'est développée en moi avec la conscience de mon existence, les notions terrestres que dans ma jeunesse je recevais sur ma destinée future étaient loin de satisfaire ma raison; sur ce point, Dieu se renfermait dans la sublimité de ses œuvres tandis que les enseignements humains troublaient ma conscience. Un homme de bien, un philosophe, reçut à l'aide d'intermédiaires dévoués, des médiums, toute une révélation qu'il proclama et je fus avec une infinité d'autres illuminé d'une splendide et bienfaisante lumière! Cet homme, écrivain du plus haut mérite, aurait pu comme tant d'autres se construire, lui aussi, un système personnel, mais il fut plus noblement digne en faisant simplement son devoir devant Dieu; il écrivit la vérité dictée par les esprits. Honneur, suprême honneur te soit rendu par tous nos cœurs, à toi, Allan Kardec, car nos espérances sont afferries et notre raison peut te donner le titre de fondateur et de Père du spiritisme.

Discours de M. Camille Chaigneau

Mesdames et messieurs, frères et sœurs en Humanité, — C'est le propre

des idées progressistes d'être indéfiniment extensibles, et de se modifier, ou plutôt de s'enrichir de tout le travail évolutif de la pensée incessamment agissante.

Aussi, au point où en est le spiritisme, y a-t-il peut-être avantage, sur ce terrain de concentration et de recueillement sympathique qui entoure la tombe d'un homme de bien qui fut notre initiateur; aussi, dis-je, y a-t-il peut-être avantage à faire deux parts de nos préoccupations, suivant que nous voulions considérer les idées et les sentiments qui nous relient à une origine commune, suivant que nous envisageons, au contraire, nos tendances spéciales et les résultats de nos travaux particuliers. Pour moi, je crois qu'il est utile de faire ce discernement, et d'apporter à cette réunion, qui est toute de solidarité spirite, des paroles où tous, sans exception, puissent trouver l'écho de leur propre cœur. Les controverses de l'esprit sont des efforts toujours fructueux; mais il me semble préférable de les réserver pour d'autres assemblées; et, — c'est du moins l'opinion vers laquelle je me sens entraîné de plus en plus, — le travail pour lequel nous venons ici est avant tout un travail de sentiment, un acte d'union fraternelle fécondé par une pensée de vénération, c'est un élan de toutes nos âmes vers un souvenir, une communion sans réserve dans une reconnaissance.

Dans tous les temps, qu'il s'agisse de philosophes, de savants, de littérateurs, d'artistes; dans tous les milieux, même parmi les matérialistes, le culte des hommes de génie a été un acte religieux, dans le sens libre de ce mot, car il a eu pour effet de rattacher, de relier les étincelles humaines que nous sommes autour d'un foyer commun, et de rendre cohérent ce qui serait épars sans un centre d'attraction. Pour ce qui est du spiritisme, l'honneur rendu à son fondateur s'élargit considérablement; car il embrasse, en même temps que celui dont le nom emplit notre pensée, toute la légion modestement glorieuse des Esprits qui ont collaboré à son édifice. Certes il n'existe pas de monument humain, issu d'un cerveau puissant, qui ne se relie par quelque solidarité à une phalange d'invisibles inspireurs; mais nulle part plus que dans l'œuvre fondamentale établie par Allan Kardec, on ne saurait saisir dans une réalité sans voiles le fonctionnement du travail collectif concentré par une intelligence d'élite. Aussi, lorsque nous nous groupons autour de ce dolmen si éloquent dans sa simplicité, n'évoquons-nous pas seulement la présence d'un ami et d'un maître, mais aussi l'affluence infinie et harmonieuse de tous ceux qui ont travaillé par sa raison et qui se sont pour ainsi dire résumés en lui. Et de même que la puissance de sa doctrine vient de la variété et de la convergence des efforts qu'il a su combiner, ainsi le caractère touchant de l'hommage que nous lui apportons s'agrandit de toute la reconnaissance due à ses innombrables auxiliaires. Ce n'est donc pas simplement un nom que nous saluons ici; mais c'est aussi une pensée collective que nous honorons dans la personne de celui qui a su l'incarner pour la rendre *une* et rayonnante.

Toute la force du spiritisme est là : il contient un grand exemple de travail solidaire; et si la morale qu'il enseigne comme conséquence de ses aperçus se résume tout entière dans ce mot sublime « solidarité », n'est-ce pas un fait remarquable et digne de méditation que cette morale ait pu

se constituer grâce à l'application même du principe qu'elle proclame? Et c'est précisément dans les travaux d'Allan Kardec que nous voyons le mieux en œuvre ce principe, c'est-à-dire dans les travaux qui ont précisé et popularisé la science de la réincarnation; et la réincarnation n'est-elle pas par excellence l'instrument du progrès et de la justice par la solidarité?

Quels que soient les horizons nouveaux que puissent découvrir nos recherches ultérieures, quel que soit l'appoint de netteté positive que nous puissions apporter peu à peu à la connaissance des choses du monde invisible, ce qu'il y a d'inaltérable dans la doctrine où nous avons tous puisé de la lumière et de l'espérance, c'est la grandeur de cette conception qui nous fait tous égaux dans l'origine et dans la fin, qui nous fait tous libres dans le déploiement de nos variétés, et qui doit nous faire tous fraternels par la connaissance des liens qui nous rattachent. Et j'insiste sur ce dernier point, car c'est précisément l'action régulière de ces liens qui fait notre châtiment lorsque nous essayons de les briser, et qui fera notre bonheur commun, notre puissance radieuse et presque divine lorsque nous saurons les comprendre.

Qu'on me permette de sortir un peu des abstractions, tout en restant dans les limites que je me suis imposées. Si j'ai peut-être forcé l'association des idées, qu'on me le pardonne; c'était pour en venir à quelque pensée d'application. Il n'est aucun de nous à qui il n'arrive de subir des froissements, quelquefois des outrages, et de sentir en soi sinon des rancunes violentes, sinon des éclairs de haine, du moins des mouvements d'animosité quelquefois persistants. Il est bien difficile d'aimer ceux qui nous ont fait du mal; il y a même quelque chose en nous qui nous fait craindre d'être ridicules en agissant ainsi. Eh! bien, si vous ne me trouvez pas trop indiscret, voulez-vous me permettre de vous confier une sorte de procédé dont l'usage m'a toujours paru profitable alors qu'une blessure volontaire ou involontaire vient réveiller dans le cœur ce qui est resté d'impur? Chacun sait que la haine est mauvaise, mais souvent on s'y laisse emporter par la passion. Pour dompter cet entraînement, il ne suffit pas toujours d'écouter une formule de morale, il ne suffit pas de se dire que la charité est un devoir enseigné par des hommes généreux ou par de nobles Esprits de l'espace. L'être cruellement blessé fera éclater toute morale sous la violence de son ressentiment, si rien ne la lui présente autrement que sous la forme d'un précepte. Il faut quelque chose de plus puissant pour conquérir la fraternité complète, non pas cette fraternité banale qui ressemble à de l'indifférence et qui s'arrête à ceux qui nous ont offensés, mais la fraternité active et intégrale, avide de pardon pour le mal à détruire, avide d'harmonie pour le bien à faire. Le seul moyen, — et il est bien simple, — de ne garder ni haine, ni rancune, ni animosité, c'est de savoir regarder dans l'avenir, c'est de nous voir par avance dans l'équilibre futur de notre destinée commune, c'est de nous dire que nécessairement il viendra un jour où nous serons tous réunis la main dans la main, c'est de deviner, par de là les nuages du présent, le plein soleil des temps qui viendront. Toute conception qui n'est pas basée sur la solidarité absolue de nos destinées est impuissante à pacifier les cœurs. A qui persuaderait-on, par exemple, de pardonner à son ennemi, sous prétexte que c'est agréable à Dieu, alors que le même Dieu réserve l'un et l'autre

pour des sorts différents et trouve d'ailleurs tout naturel et parfaitement juste de condamner l'un ou l'autre à un châtement sans rémission ? Pour nous qui avons des points de vue plus larges, sachons les mettre à profit, et voyons la justice de Dieu dans le fonctionnement des lois qui nous sont solidaires. Nous comprendrons alors que tout retard apporté à la réconciliation est une perte de temps pour le progrès général, nous comprendrons que haïr est absurde, parce que celui qui hait les autres se hait lui-même par un retour inévitable ; et si nous n'avions envie de pleurer sur toutes les douleurs accumulées par la nature humaine si longtemps ignorante de son véritable idéal, n'éprouverions-nous par la tentation d'un rire formidable devant les aveugles débordements et la prodigieuse folie d'un monde déchaîné contre lui-même ?

Il faut que l'Humanité devienne consciente, une, harmonique. Pour cela il faut aimer : tout est là. Pour aimer, pour savoir aimer sans exceptions, pour vouloir aimer sans arrière-pensée, il suffit de regarder l'avenir, tel qu'il doit nécessairement nous apparaître si nous nous pénétrons bien des conceptions qui doivent nous être familières. Lorsque nous voyons à la fois le présent et l'avenir, il se produit en nous un besoin de les faire coïncider qui nous force à devenir meilleurs pour nous emporter dans un perfectionnement rapide. Je regrette que les expressions me trahissent et ne me permettent pas de communiquer toute ma pensée ; mais, encore une fois, si nous savons nous transporter par une vue anticipée dans une époque où tous nous rirons des efforts perdus en animosités, si nous savons nous persuader que notre ennemi d'aujourd'hui sera inévitablement notre frère de demain, si ceux-là que nous serions tentés de mépriser nous apparaissent dans la lumière de leur progrès, — comment pourrions-nous garder en nous des mépris sérieux et des hostilités durables, comment le pardon ne nous éblouirait-il pas comme une joie idéale, comment ne réaliserions-nous pas en nous l'état de conscience nécessaire à la fraternité définitive ?

Ne croyez pas que je me sois par trop écarté de la pensée qui nous réunit. Allan Kardec est le fondateur de ce spirisme qui a pris pour devise : Hors la charité point de salut ! Et si j'ai envisagé un moyen pratique de mettre nos cœurs en concordance avec cette devise, je me le suis permis dans l'espoir de travailler de son travail et de l'honorer dans son influence.

A l'œuvre donc, épurons nos sentiments en éclairant nos intelligences ; et à l'heure où cette tombe nous parle à tous de celui qui a tant fait pour le triomphe de la fraternité humaine, soyons tous unis de sympathie pour élever nos cœurs vers le sien, et par lui vers tous nos amis de l'espace ; soyons tous unis de volonté pour collaborer avec persévérance au grand mouvement de régénération et d'harmonie, dont Allan Kardec fut entre tous le serviteur dévoué et le bienfaisant initiateur.

Discours de Mme Georges Cochet

Tandis que le temps jette son ombre et son oubli sur les existences communes, sur les nous obscurs de ceux qui tracèrent leur carrière dans la voie frayée, il met en lumière les hommes supérieurs dont la vie, vouée aux labeurs des constantes recherches, aux épreuves des luttes

généreuses, s'est résumée en une œuvre de progrès. A mesure que la vérité, dont ces puissants Esprits ont donné une formule, se dégage et s'affirme, cette vérité semble les illuminer d'un reflet d'autant plus éclatant, d'autant plus pur, qu'elle est elle-même plus haute et plus féconde. A cette clarté, leur personnalité ressort plus vivante, leur caractère s'accuse plus complet, leur souvenir surgit plus puissant; leur nom prend une signification plus haute, jusqu'à ce qu'enfin, la postérité en recueillant pieusement la mémoire, lui décerne ainsi l'immortalité.

Nous honorons sur cette tombe un de ces missionnaires de la pensée, nous saluons un de ces noms, que, dès aujourd'hui, nous pouvons reconnaître immortel.

Si le fondateur de la philosophie spirite n'a pas encore conquis sa place au sommet lumineux d'où les éclaireurs de l'humanité dominent les âges, c'est que, trop près de nous pour être équitablement jugé, il demeure en butte à cette opposition inerte et sourde qui, impuissante à arrêter la marche de l'esprit humain, s'ingénie à lui susciter des entraves; opposition stérilisante, qui n'a jamais fait grâce à aucun novateur, et sacrifie l'homme, pour ajourner l'idée.

L'idée qu'Allan Kardec a semée dans le monde, ne saurait subir plus longtemps le stage que prétend lui imposer la réaction du passé. La philosophie spirite est si haute dans sa morale, si évidente dans sa démonstration, elle acquiert une portée si considérable par le mouvement qu'elle imprime aux recherches de la pensée, elle rayonne sur tant de questions supérieures, qu'elle doit, par la force des choses aussi bien que par la force de vérité qui est en elle, se faire accepter, non pas seulement comme la conception idéale la plus haute; mais comme la seule qui soit en harmonie avec les tendances libérales, le sentiment de justice, l'esprit investigateur dont notre époque est pénétrée.

Jusqu'ici les disciples qui se sont groupés autour d'Allan Kardec sont sortis des plus humbles rangs sociaux. Guidés par cette impulsion irrésistible qui porte les esprits simples et droits vers la vérité, ils sont venus au spiritisme comme à la source de toutes consolations; et ils s'y sont arrêtés en y trouvant, en même temps qu'une certitude d'immortalité, la fermeté, le calme, l'apaisement qui résultent d'une loi supérieure d'équilibre et d'équité.

Ce que le peuple, avec le merveilleux instinct qui est en lui, a compris tout d'abord, c'est aux hommes d'initiative, c'est aux penseurs à le reconnaître à leur tour. Le moment est décisif. La civilisation moderne, en plein essor d'activité, hésite et oscille entre l'abîme des superstitions religieuses et celui de la négation matérialiste. Pour conjurer le danger de cette situation, tous les hommes de bonne volonté que n'a pas égaré l'aveuglement dogmatique ou l'esprit de système, doivent chercher une solution. Ils la trouveront complète dans la doctrine édifiée par Allan Kardec. Qu'ils se penchent sur cette grande œuvre d'un humble génie, ils reconnaîtront en elle la philosophie des âmes libres, des esprits conscients. Ils verront qu'elle active la réalisation pacifique de toutes les réformes; qu'unissant les deux principes qui sont la vitalité même des sociétés, à côté de la loi, elle place l'œuvre, et que sa croyance converge vers ces deux points lumineux : la morale et la science. Ils verront enfin rayonner à chaque

page, les deux mots qui sont la force et la grandeur de ce siècle : le progrès, ce moyen ; l'émancipation, ce but. Oui, la philosophie spirite croit à la puissance de l'homme sur la destinée générale ; elle croit qu'il appartient à chaque membre individuel de conquérir la régénération commune, non par le renoncement, l'absorption, la passivité, mais par une suite d'efforts, de travaux de perfectionnement. Elle croit à l'évolution de plus en plus haute des esprits vers la vérité, elle croit à l'œuvre de la science. La philosophie spirite a foi en l'Humanité, et c'est cette foi-là qui sauvera le monde.

Sauver le monde et non pas sauver une âme : c'est ici qu'il faut s'arrêter.

Il semble que jusqu'ici l'homme ait rempli sa destinée sans comprendre quelle loi harmonique le relie à l'universalité de la création, sans savoir par quels liens il tient à la famille universelle. Les religions, en enseignant un salut personnel, ont placé l'égoïsme jusque dans l'idéal même. La philosophie spirite conçoit autrement le devoir et la responsabilité individuelle : son Idéal est fait d'amour, et l'amour seul peut y atteindre. Elle montre les hommes indissolublement unis dans une solidarité touchante et sublime : dans chaque être elle voit le monde, et sent s'ajouter au poids de la création, l'acte du plus humble de ses fils.

Ajoutons à l'honneur de notre époque, qu'elle ressent vaguement l'influence de cette loi morale qui, en faisant les hommes solidaires, étend leur responsabilité.

Aucun acte ne s'accomplit qu'il n'ait son contre-coup dans les consciences. Nous comprenons enfin que l'infériorité de quelques-uns crie contre tous. Nous concevons qu'à un moment donné, peut-être dans un passé qui ne nous appartient plus, nous avons semé le germe mauvais dont nous détestons l'éclosion maudite. Aussi les plus purs fronts se courbent-ils devant le spectacle du mal. En face l'injustice qu'ils n'ont ni voulue, ni consentie, les plus justes s'humilient, se sentant atteints au cœur même de l'humanité.

Lorsque, il y a dix-huit cents ans, un Réformateur pacifique, livré à la tyrannie sacerdotale, mourait sous les insultes d'un peuple fanatisé, de son agonie dernière s'élevait une prière de suprême pardon : « O père, disait-il, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Cette parole, cette prière du Christ, demeurée dans la mémoire et dans le cœur des générations un nouveau, Sacrifié du progrès ne la comprendrait pas ainsi.

Aujourd'hui, les radieuses victimes de la vérité, pénétrées elles aussi d'une immense pitié pour les victimes de l'ignorance, entrevoient que l'abîme qui les sépare de ces esprits obscurcis, abaissés, c'est l'indifférence des plus heureux, des plus éclairés, des plus moraux, qui l'a lentement creusé, et qu'à présent, pour en combler le vide, c'est à toutes les supériorités à y jeter sans compter peines, travaux, efforts et larmes. Ils comprennent que le sacrifice n'est que la réparation ; et, sentant rejaillir sur eux l'obscurité des âmes délaissées, pliant sous le poids de leur propre responsabilité, c'est en leur nom même qu'ils demandent l'oubli.

O frères, disent-ils, pardonnez-nous votre misère, votre abaissement, votre inconscience, vos ténèbres, hélas ! faites de notre égoïsme et de nos

mépris ; car vous ne savez pas, et nous devons vous apprendre. ô frères, quand nous venons réparer, oubliez toute injustice, et pardonnez-nous !

Voilà le dernier cri du sacrifice : ce n'est pas celui de la seule pitié, c'est celui du relèvement.

Ce relèvement, c'est le but que poursuit notre croyance : nous voulons faire nous-mêmes notre ciel, sur la terre régénérée, digne de l'homme régénéré. Notre espérance est aussi pure qu'elle est haute : elle ne connaît pas de parias. Elle veut pour chacun la dignité, le bonheur auxquels elle aspire ; elle poursuit le salut commun dans la régénération commune : œuvre faite par tous et pour tous.

Cette espérance trouve dans le passé la confirmation d'un meilleur avenir. Que montre le passé ? l'homme, parti du dernier degré d'infériorité, s'élevant progressivement et, de la brute primitive, dégagant l'esprit. Comment ? par un groupement d'activité, par une association de force, par l'entraînement constant vers le mieux, par l'initiation du plus infime, instruit par son frère plus avancé. C'est par une association plus puissante, par une diffusion plus large de toutes vérités que, s'élevant toujours davantage, acquérant des facultés nouvelles, épurant, transformant son milieu, l'homme créera un ordre de choses de plus en plus harmonique, de plus en plus parfait.

Sans doute la tâche est sévère, le chemin, si pénible à son début, est encore couvert d'obstacles, et, dans cette ascension tourmentée et douloureuse, les plus justes sont parfois les plus éprouvés. Il semble qu'une fatalité mauvaise, jalouse, s'attache à tout ce qui est supérieur, s'acharne après tout ce qui dépasse le niveau commun, de telle sorte qu'en trouvant les meilleurs parmi les plus frappés, la conscience se trouble, comme en face d'une injustice. Eh bien ! non. Il est bon qu'il en soit ainsi. Il est bon que les élus, en coudoyant les réprouvés, se froissent à leurs douleurs, se ressentent de leurs misères, et, atteints par dessus la foule, sachent de quels tourments sont faites les ténèbres : il est bon que la dure loi pèse sur les plus purs, pour que, s'ouvrant plus profondément à la compassion, à la bonté, puisant une nouvelle énergie à la source de leurs souffrances, ces esprits poursuivent plus ardemment la réalisation de la loi de justice. Pour que, de supérieur, l'homme se fasse Rédempteur.

Voilà quelle mission Allan Kardec montre à notre dévouement. Voilà quelle foi il apporte à une société arrêtée en son œuvre. La société repoussera-t-elle une doctrine qui est une force ? nous ne pouvons le croire. Elle a pu rejeter le dogme religieux, intolérant, oppressif, inique et faux. Au nom de la tolérance, de la justice, de la science et de la liberté, elle doit entendre la voix qui lui enseigne l'émancipation pacifique par le relèvement progressif, par le perfectionnement sans limite.

N'en doutons pas, les esprits sont prêts à embrasser un plus pur idéal. Le souffle de l'examen qui passe sur tous, ne dessèche et n'emporte que ce qui n'a pas force de vie : le fanatisme, le préjugé, erreur sans forme de dogme ou sans forme de système ; mais il donne une nouvelle sève à ce qui repose sur les lois éternelles dont l'homme doit dégager les lumineuses formules. C'est à lui, à l'examen, souffle sacré auquel nous devons le redressement de notre esprit, l'affranchissement de notre conscience, que

nous confions le soin d'établir la philosophie spirite, et d'honorer son Fondateur, comme un disciple du progrès, un propagateur de la vérité.

Discours de M. Pichery

Mesdames et messieurs, frères et sœurs spirites, je viens au nom du groupe de la bienfaisance que j'ai l'honneur de présider et qui m'a chargé de le représenter, pour joindre un tribut de reconnaissance à ceux qui ont déjà été exprimés par nos frères et sœurs, et honorer la mémoire de notre vénéré maître Allan Kardec.

Cher maître, si je n'ai pas été au nombre des heureux qui vous ont fréquenté et desquels vous avez fait vos disciples lorsque vous habitiez parmi nous, j'ai pu néanmoins profiter de vos laborieuses études, et, inspiré de vos œuvres et de la morale qu'elles contiennent, je vous dis : Maître, je vous ai compris, je suis spirite, spirite convaincu ; en un mot, j'ai la foi.

Si vous aviez la foi, a dit un philosophe hébreu dont on a voulu faire un Dieu, vous transporteriez des montagnes ; je crois que toute sa pensée n'a pas été exprimée, ou que cette légende a subi le sort de toutes les légendes, et qu'il n'en a été retenu que ce qui pouvait être utile à la cause.

Jamais Christ n'a voulu dire que l'on dût avoir une foi aveugle et *sans contrôle*, mais une foi juste, raisonnée et appuyée sur des faits indiscutables et prouvés. C'est ce que nous enseigne le spiritisme.

Loin de moi la pensée de dédaigner les sciences acquises, je sais trop le bien-être qu'elles ont répandu parmi nous tous, pauvres déshérités ; ses bienfaits sont immenses et je remercie pour ma faible part tous ces bienheureux innovateurs, qui tous ont plus ou moins souffert du crime d'avoir voulu répandre la lumière. Mais je viens, faible atome, m'inscrire en opposition à tous ces mots scientifiques qui n'expliquent rien, et qui sont pour la plupart incompris des masses et qui les éloignent du but que nous nous proposons et que vous nous avez enseigné, cher maître : la vérité.

A quoi peuvent servir les mots scientifiques s'ils ne sont familiers qu'à quelques privilégiés ?

Une seule science est nécessaire : se connaître soi-même et connaître l'avenir qui est réservé à toute créature.

Mais que peut la science de l'étude sur l'âme, si aucun ne s'en occupe et ne cherche à définir ce qu'elle est, sa marche dans le présent et dans l'avenir ? Néant, néant, ou exploitation du spirituel au profit du matériel, suite des abus passés au profit des abus actuels et à venir ; en un mot rien qui apporte de soulagement à l'humanité.

Ce n'est pas en antagoniste que je parle de ces sociétés qui disent ne s'occuper que de sciences. Mais, élevés au-dessus des autres, les hommes de science devraient comprendre qu'ils ont mission de les guider, et lorsque l'on jette un regard vers le passé, l'on aperçoit que presque toujours ils ont entravé la marche du progrès, n'admettant comme vrai que ce qu'ils avaient décidé dans leurs réunions scientifiques, regardant comme nul tout ce qu'ils n'avaient pas patronné. Aussi, combien de bienfaiteurs de l'humanité ont été leurs victimes ! Et, pour ne citer que quelques noms, Socrate, Galilée, Papin, Jenner, Christophe Colomb, Bernard de Palissy, Keppler, Parmentier, le Christ, et, vous cher maître,

qui tous ont payé leurs découvertes de la mort, de la torture, de la misère ou du mépris, pour le crime capital de ne pas avoir été approuvés, et qui ont été reconnus plus tard comme martyrs !

Chers amis, je ne viens pas non plus imposer ma volonté, mais vous prier de nous resserrer dans une étreinte sympathique et fraternelle, et de nous rapprocher des enseignements que nous a laissés Allan Kardec ; et si nous ne sommes pas des savants, soyons des spirites, des frères, et ne formons qu'une même famille.

Aussi est-ce un appel chaleureux que je viens faire du plus profond de mon cœur, et je désire qu'il soit entendu.

Vous tous qui désirez vous instruire, vous pour qui la vie n'a été qu'une suite d'amères déceptions, vous dont les plus chères affections ont été brisées, vous tous enfin qui souffrez, venez, nous étudierons ensemble, nous prierons pour vos chers bien-aimés, et si vous n'êtes pas encore consolés, vous aurez obtenu des soulagements lorsque vous saurez que tout ne finit pas avec cette vie et qu'un même sentiment d'amour doit unir tous les êtres, que notre devise est celle qui est gravée dans le cœur de tout spirite sincère, Amour, Charité, Fraternité et Solidarité. Tels sont les enseignements que nous a légués l'homme bienfaisant et vénéré que nous venons honorer aujourd'hui, et nous nous efforcerons de n'y faillir jamais.

Discours de M. Bourguès.

Mesdames, messieurs, nous voici réunis autour de ce dolmen, pour exprimer à notre maître Allan Kardec toute notre sympathie et lui porter l'expression de notre respectueux souvenir.

Ce témoignage de reconnaissance n'est pas seulement un devoir, mais aussi un besoin de nos cœurs, car ceux qui ont connu Allan Kardec savent combien il fut digne de considération et d'estime. C'est pourquoi chacun de nous voudrait le voir et lui parler encore, mais nos yeux matériels ne peuvent le distinguer, bien qu'il soit en ce moment au milieu de nous, accompagné de nombreux amis qui lui font cortège.

M. Lionel de Bonnemère, nous disait dernièrement dans une conférence fort instructive, que le dolmen, chez nos ancêtres, était un lieu de pieux rendez-vous, où ils se réunissaient pour prier et s'entretenir avec les chers morts qu'ils regrettaient. Aujourd'hui nous faisons de même, tant il est vrai que les croyances, quand elles sont l'expression du sentiment, se perpétuent à travers les âges. Telle est celle de l'immortalité de l'âme, celle de la réincarnation que nos aïeux professaient.

Depuis cette époque lointaine, que de religions se sont succédées sur la terre sans qu'aucune ait pu surpasser ni même égaler la simplicité de ce culte primitif. Aussi, l'esprit humain en traversant les âges semble en garder la tradition, et il n'est pas rare de voir à Paris, surtout, où les morts sont si vénérés, le matérialiste lui-même porter au tombeau de sa famille la couronne du souvenir. C'est la voix de l'invisible ami qui lui crie : « Souviens-toi, » et qui laisse dans sa pensée l'espérance de le retrouver un jour. Ces chers disparus travaillent plus que nous à la doctrine que nous aimons ; et ce sont eux qui préparent le cœur des adeptes que nous rencontrons tous les jours.

On allait donc jadis au dolmen comme nous y venons aujourd'hui, avec

le même sentiment de respect et de reconnaissance. C'était le culte de nos aïeux, le plus simple, le plus naturel, celui du cœur et du souvenir, se passant de toute pratique et de toute manifestation. Les générations futures le pratiqueront davantage quand les préjugés auront fait place à la raison, et que la lumière spirituelle les aura mieux pénétrées. La croyance en l'immortalité de l'âme et à l'évocation des morts qui paraît une illusion et une superstition aux yeux du plus grand nombre, se répandra davantage quand elle sera devenue scientifique. — Alors on trouvera rationnelle l'évocation de nos bien-aimés disparus.

En attendant la venue de ces temps désirés, renouvelons chaque année notre visite à ce lieu désormais consacré, pour exprimer à notre bienfaiteur, chacun dans son langage, le sentiment qu'il éprouve, — ouvrons-lui notre cœur et donnons-lui l'assurance que la mort ne nous effraie pas et qu'elle ne nous atteint plus; montrons-lui surtout que nous savons mettre en pratique la doctrine si consolante qu'il nous a léguée. Si nous sommes tolérants entre nous, si nous montrons l'exemple de l'union et de la concorde, nous attirerons à cette fête de famille, non-seulement les spirites de Paris, mais encore ceux de la province et de l'étranger.

Nous croyons cependant qu'il ne suffit pas de se dire adepte ou disciple, il faut encore connaître la doctrine que l'on veut enseigner, — à notre avis, nous devrions faire une étude plus approfondie des œuvres du maître afin de mieux nous pénétrer des principes qu'elles renferment pour donner à notre enseignement un courant uniforme et régulier.

Déjà de son temps, Allan Kardec avait voulu réunir dans ce but les chefs de groupe qui se montrèrent empressés à répondre à son appel; craignant sans doute d'être amenés à apporter des modifications au mode d'enseignement que chacun avait adopté, ce projet d'une étude en commun ne put donc se réaliser malgré les besoins reconnus alors. Le maître pressentait, en effet, que dans l'avenir cette divergence d'opinions spirites et surtout le manque d'études nuirait à la diffusion de la doctrine.

Ne pensez-vous pas, chers frères et sœurs en croyance, qu'il serait opportun de reprendre cette proposition, de revenir à la pensée du maître, de l'examiner sérieusement et de lui donner la suite qu'elle comporte si on en reconnaissait l'utilité? Ce n'est qu'en nous appuyant sur des bases solides que nous pourrions fonder quelque chose de durable et que le spiritisme sera respecté. On ne nous prendra jamais au sérieux si nous sommes désunis, si chacun veut faire école et enseigner un spiri.isme de fantaisie.

Il est vrai que nous ne reconnaissons à aucun de nous l'autorité du maître; mais nous pouvons nous entendre pour supprimer de nos instructions ce qui paraît futile, y ajouter ce qui nous semble raisonnable afin de laisser à celui qui doit prendre dans l'avenir les rênes du spiritisme, une doctrine sagement pratiquée et parfaitement comprise.

Cette proposition n'est pas de moi seul; des collègues ici présents m'ont prié d'en parler, afin que nous puissions jeter les bases d'une entente entre les chefs de groupe qui sont tous désireux aujourd'hui d'arriver au même enseignement, ou du moins de s'en rapprocher en tenant compte des progrès de la doctrine et des instructions des guides appropriées au milieu qui la dirige.

On pourrait donc, après entente préalable, se réunir une fois par mois, au siège social de la rue Neuve-des-Petits-Champs, et nous ne doutons pas que nous n'arrivions à un bon résultat dans l'intérêt de la doctrine.

Si nous engageons les chefs de groupe à venir vers nous, c'est pour entraîner les spirites à ne former qu'une famille. N'oublions pas que l'union fait la force et que si nous sommes bien unis nous serons respectés. Mettons donc en pratique l'enseignement de notre philosophie non-seulement envers les spirites nos frères, mais même envers ses ennemis. Aimons-nous et soyons toujours dévoués, surtout au moment où nous arrivons vers le déclin de la vie, afin de conserver ce sentiment de charité qui fera notre bonheur futur, car nous savons que nous n'emportons que les vertus ou les défauts qui nous rendent heureux ou malheureux selon le bagage moral recueilli durant l'existence terrestre.

Peut-être nous sommes-nous écartés un peu trop du sujet qui nous réunit autour de ce mausolée; mais Allan Kardec préférera certainement cet appel à la concorde que le panégyrique que j'aurais pu faire de ses écrits et de ses vertus.

Quelle satisfaction pour Mme Allan Kardec, si de son vivant elle voyait s'accomplir la pensée de son mari? Quelle joie pour le maître qui nous entend et nous encourage à poursuivre son œuvre. Pour nous, ne nous laissons pas gagner par l'indifférence, montrons-nous plus actifs dans les difficultés, — soyez assurés que nous recevrons la récompense de notre dévouement, et si ce n'est ici-bas, ce sera auprès de nos amis qui nous ont précédés dans le monde des esprits.

En attendant l'heure bénie où nous pourrons aller rejoindre la phalange céleste des chers invisibles qui nous entourent en ce moment, aimons-nous les uns les autres et mettons en pratique, en souvenir du maître, les préceptes si sages de la doctrine des esprits.

BOURGÈS,

Capitaine de cavalerie en retraite.

Discours de M. Gabriel Delanne.

Messieurs, aujourd'hui, pour la première fois, j'ai le bonheur de me trouver au rendez-vous qui, chaque année, réunit les amis de notre vénéré maître Allan Kardec. Je n'ai pu résister au désir de lui témoigner toute l'admiration que je ressens pour son grand esprit et la voie nouvelle qu'il a ouverte devant nous.

Si l'on examine l'époque à laquelle il s'est révélé, on est frappé de la nécessité de la nouvelle doctrine. Notre génération, qui a succédé au grand siècle et qui a hérité de son esprit d'analyse, ne se soumet plus à la foi aveugle. La raison a battu en brèche les antiques croyances de nos pères, et nos esprits, semblables à des enfants qui passent de la jeunesse à l'âge mûr, ont besoin d'aliments plus substantiels.

Il faut pouvoir aujourd'hui concilier la foi et la raison, ou plutôt, l'une doit être la conséquence de l'autre. Il est difficile de le faire avec l'enseignement religieux actuel, surchargé de dogmes aussi nouveaux qu'inutiles. Les anciens mystères, nécessaires peut-être à implanter la foi chez des peuples grossiers et ignorants, éloignent, à notre époque, les esprits réfléchis de cette croyance. La situation n'est pas sans analogie avec celle où vint le Christ. Le culte chrétien, si pur à l'origine, est vicié par les in-

terprétations intéressées des prêtres depuis dix-huit siècles, et incapable de répondre aux aspirations modernes nées du libre examen et basées sur la raison.

D'un autre côté, le matérialisme du présent avec tout son cortège de sophismes qui peut charmer quelques esprits plus superficiels que profonds, car cette doctrine ne peut satisfaire à ce besoin intime que l'on a appelé : un coin d'infini. La négation de toute croyance en un avenir meilleur laisse l'homme épouvanté devant le néant; toutes ses plus chères croyances sont brisées, et éperdu, tremblant, il se sent sans force pour lutter dans le dur combat de la vie. Puis, quelle serait la sanction du bien et du mal si tout s'éloignait en nous après la mort.

La gloire d'Allan Kardec est d'avoir ouvert une voie au milieu de ces doctrines si contraires et de nous avoir laissé un guide sûr pour arriver à la découverte de la vérité. Ce guide : c'est la philosophie spirite.

Il fallait, pour implanter cette doctrine, un homme capable de la bien faire comprendre et apprécier; de mettre en lumière les trésors de consolation qu'elle renferme, car, pour beaucoup, c'est à la perte d'une personne tendrement aimée que l'on croyait perdue pour toujours qu'est due leur initiation au spiritisme. Il fallait aussi son esprit profond et observateur pour déduire la théorie des faits savamment observés et pour l'énoncer dans un langage clair et précis.

Les points principaux de la nouvelle doctrine sont démontrés avec une méthode tellement rigoureuse, qu'elle porte la conviction chez les âmes les plus rebelles. Avec la théorie du libre-arbitre, chacun sait qu'il est l'artisan de son bonheur ou de sa peine; et, avec la réincarnation, l'homme sait d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre, et pourquoi il est soumis à des épreuves douloureuses. Ces explications, si simples aujourd'hui, ne sont devenues faciles que depuis que la doctrine a été propagée, et c'est à notre maître Allan Kardec, qu'en revient tout l'honneur. Les qualités de son esprit étaient de celles qui forment les grands hommes; une grande rectitude de jugement pour ne pas tomber dans les erreurs qui accompagnent la naissance d'une nouvelle doctrine, une âme ardente et dévouée pour résister aux railleries et aux persécutions qui atteignent toutes les grandes idées à leur berceau; un amour profond de la vérité pour battre en brèche la superstition et l'erreur.

Allan Kardec n'est pas venu apporter une religion; il n'a imposé aucun culte; sa morale est celle de Jésus dégagée de toute fausse interprétation; mais ce dont il a doté l'humanité c'est d'une doctrine capable de répondre à toutes les objections de l'incrédulité et à tous les grands problèmes posés par la raison. En effet, jusqu'ici nous n'avons vu que le côté moral de sa doctrine; mais l'étude plus approfondie nous montre, qu'en suivant ses enseignements, on peut arriver aux plus belles découvertes scientifiques. S'il est un champ d'études encore inexploré, c'est ce qui comprend les rapports entre le monde invisible et le nôtre. Que de problèmes à résoudre avant de pouvoir donner une théorie scientifique de ces rapports; mais un jour viendra où ils seront connus, car ces phénomènes, étudiés scientifiquement, ne seront plus un secret pour nous.

Déjà un illustre physicien anglais, en s'occupant de recherches spirite sur ce sujet, a été mené à découvrir un quatrième état des corps, qu'il a

nommé : matière radiante. Découverte merveilleuse qui ouvre à la science des horizons inconnus. Que le magnifique réponse à ceux qui considéraient notre doctrine comme un amas de rêveries, et jetaient sur ses adeptes un oeil de pitié; ils seront maintenant forcés de compter avec des chercheurs de la valeur de M. Crookes et il ne leur sera plus permis de prétendre que ces phénomènes n'ont jamais été observés scientifiquement. Oui, le spiritisme est une grande vérité appelée à se développer chaque jour. Sa morale si pure ramène les esprits au bien, et sa philosophie satisfait l'âme.

Salut donc à l'illustre travailleur qui a passé sa vie à codifier les instructions de nos amis de l'espace et à lutter vaillamment pour les implanter.

A son exemple, nous ferons tous nos efforts pour répandre ses idées et semer partout la bonne nouvelle.

Discours de M. A. Boutin

Chers amis, frères et sœurs en croyance,

Chaque année à pareille époque, un grand nombre de penseurs viennent pour vénérer, non pas l'homme par lui-même, mais l'esprit élevé d'Allan Kardec.

Oui, ce grand penseur s'est profondément plongé dans les recherches et a pu pénétrer dans certains secrets que renfermait la nature soumise à des lois suprêmes auxquelles nous-mêmes ne pouvons nous soustraire; il a continué l'œuvre commencée par ses devanciers, et lui aussi nous a laissé les traces d'un travail prolongé, autant apprécié que raisonné et basé sur des faits obtenus, dont les causes et les effets ont été pendant des siècles cachés derrière le voile épais des mystères, de la superstition, de la croyance aveugle et de l'ignorance; ces devanciers ont rempli leur tâche; Lui a rempli la sienne; à nous de remplir la nôtre.

Ce voile épais était cependant soigneusement préparé et tissé par des mains de maître, les filaments qui le composaient provenaient des vices les plus capitaux, il était et est encore la propriété des diverses religions, quoique fortement endommagé par les rayons lumineux de la vérité; chaque jour, ses auteurs les plus intéressés cherchent à le consolider, afin de pouvoir continuer à exploiter, en tous sens, la crédulité des êtres humains et à perpétuer la cause de tous les vices dont l'univers est infecté.

Les religions ont leurs époques, elles commencent à perdre leur prestige, elles s'évanouiront et finiront par disparaître; à nous de ne pas en créer une nouvelle, mais bien d'étendre les études spirites dans l'avenir.

Depuis le commencement des siècles, des esprits élevés ont apparu et ont laissé des traces; eux aussi ont étudié, supposé, affirmé et précisé, suivant leur temps, leur époque, et la liberté dont ils pouvaient disposer; n'en est-il pas un grand nombre qui ont été sacrifiés, torturés et même tués pour la fermeté de leur conviction? Tous ces sacrifices ont servi à ouvrir une ère nouvelle, dont nous devons tenir compte; à nous de continuer à faire jaillir la vérité.

Dans les années du passé on croyait sans doute arrêter la marche progressive de l'humanité en attaquant et cherchant même à détruire cette enveloppe périssable des êtres; non, nous savons tous, que toutes atta-

ques, quelles qu'elles soient, ne peuvent en rien arrêter, pas même entraver la marche vers l'avenir. Au contraire, elle ne fait que se précipiter plus activement, et plus fermement.

Oui, l'esprit d'Allan Kardec est de ces grands esprits qui n'ont fait que continuer l'œuvre commencée par leurs prédécesseurs; aussi devons-nous, en ce jour qui, pour nous, est solennel, exprimer tous nos sentiments de gratitude à lui et à tous ceux qui ont pris part aux travaux pénibles de la progression et du développement de l'humanité.

Nous, les adeptes plus ou moins fervents de cette ère nouvelle, qui n'avons plus à braver que le ridicule, arme aussi impuissante que toutes celles du passé, travaillons donc tous, avec toute l'énergie dont chacun peut disposer; pénétrons-nous bien des sacrifices faits par ceux qui nous ont précédés, cela nous fortifiera, nous donnera la force et le courage nécessaires pour vaincre.

Le ridicule, nous le savons, n'est jeté que par ceux qui sont les auteurs des erreurs du passé; par ceux dont la conscience droite, naïve et crédule a été trompée, faussée et exploitée; ceux-ci ont donc le droit de craindre d'être l'objet d'une nouvelle mystification; d'autre part, par ceux que la fierté de leur être a rendus prétentieux et orgueilleux, et qui se croient de beaucoup supérieurs à tous les autres; encore par ceux dont l'ignorance et le dégoût complet des choses de l'avenir, sont la conséquence du manque d'étude, de la diversité des langages et du fanatisme. Ces catégories qui composent les éléments du ridicule, ne sont pas dangereuses, elles ne peuvent être des entraves bien sérieuses; la fermeté de nos convictions et l'enseignement de la vérité formeront un levier puissant pour déraciner les abus qui menacent encore l'avenir.

Nous devons donc, chers amis, en présence des esprits élevés qui nous environnent, qui ont eu tant de dévouements, qui se sont imposés de si grands et de si lourds sacrifices et qui pour leur fermeté et le triomphe de leur conviction ont su braver jusqu'à la mort, nous devons affirmer que, par nos actions futures, nous ne serons pas simplement leurs admirateurs, leurs contemplateurs, mais bien leurs imitateurs.

Les enseignements semés, — gravons-nous-le bien dans la mémoire, — ne peuvent être fructueux qu'autant qu'ils seront jetés dans un terrain fertile et bien préparé; soyons donc le terrain et nos actions les fruits.

Les paroles sont des graines perdues si l'on n'en goûte ni le sens, ni la valeur, et si on ne les cultive pas par la mise en œuvre des actions.

A quoi peuvent servir les plus belles fleurs de rhétorique, s'il ne s'en dégage aucun parfum, pas même chez ceux qui les composent?

Non, ne venons pas seulement pour entendre des discours, sachons nous pénétrer des paroles, qui font chez nous vibrer nos sens; ou qu'elles ne soient pas sans valeur, qu'elles ne soient pas le sujet de réflexion d'un instant; mais qu'elles puissent faire germer ce sentiment ferme et résolu de l'amour pour l'humanité.

Oui, nous avons foi dans la vie des esprits, nous reconnaissons leur puissance, nous savons aussi que la vie de ce monde n'est qu'un passage, et qu'en pratiquant la charité nous établissons un acte de solidarité. Bien des enseignements nous ont été donnés par la parole de ceux qui ressentent les intuitions et qui par l'expression due à l'étude ont su affirmer sincèrement leur croyance la plus parfaite et la plus profonde. Après ces paroles

bien senties, chacun de nous a-t-il toujours obéi au sentiment dicté par sa conscience ? Je crois que nous pouvons tous répondre : non, nous nous sommes contentés d'exprimer des paroles. Dans bien des cas nous avons donc fait une rébellion à notre conscience, ou nous avons fait un acte de faiblesse, que, dans certains cas, on pourrait qualifier de lâcheté. Nous sommes donc blâmables ; nous serons aussi responsables dans l'avenir d'avoir conservé des préjugés et de ne pas avoir combattu les abus.

Imposons-nous donc quelques sacrifices, et ne nous contentons pas des apparences et de paroles.

Il est vrai que nous sommes encore empreints des mauvais enseignements que nous avons reçus, que notre matière est entraînant. Malgré toutes les vicissitudes de la vie humaine, et l'entraînement au bien-être de la vie terrestre, sachons vaincre les difficultés que nous rencontrons.

Rappelons-nous que l'esprit est une force qui fait mouvoir notre être, que notre être est l'instrument de notre volonté et que si elle n'était pas mise à exécution, beaucoup seraient portés à croire que l'esprit est subordonné à la matière. Non, l'esprit n'est pas subordonné à la matière, c'est la force de volonté qui manque pour combattre les satisfactions du présent au préjudice de l'avenir.

Aujourd'hui, retrempons-nous, puisons cette force qui nous manque, afin de vaincre les mensonges, la calomnie et l'hypocrisie ; afin d'effacer en nous cet orgueil, cette vanité, cet amour de soi, de chasser de notre pensée la haine des autres, de ne plus conserver ces appétits constants du bien-être et des honneurs ; mettons en pratique cette belle et vraie charité, en nous unissant par des liens tout fraternels.

La misère s'éloignera, les vices disparaîtront et l'esprit de famille régnera.

Pour chacun de nous, c'est un devoir d'y travailler.

Discours de M. Melsen

Les membres du groupe spirite qui a pris pour devise ces belles paroles : *La Foi, — l'Espérance, — la Charité*, se sont donné rendez-vous à cette tombe, — ils viennent, comme dans le passé, rendre hommage à un maître vénéré, à l'initiateur spirite.

Je vous rappelle que depuis dix ans, quelques spirites, gens de bonne volonté, se réunissent dans un modeste atelier de la rue Fontaine-au-Roi, chaque jeudi soir, chez M. Tarley, où, avec une foi ardente, ils continuent l'œuvre du maître dans la mesure de leurs forces ; humbles missionnaires ils propagent à l'aide de médiums sincères et donnent leurs lumières acquises à qui veut les recevoir. Nous ne rappelons pas nos titres par vanité, mais pour les offrir à l'Esprit du maître comme un témoignage de notre persévérante fidélité à la cause. La haine, l'envie, la jalousie ont voulu nous atteindre, mais n'ayant jamais fait argent du spiritisme nous sommes forts et fiers de notre désintéressement absolu, nous sommes inattaquables. Qui notre œuvre est bonne ; de même qu'on juge l'arbre à ses fruits on peut nous classer en considérant nos travaux ; les résultats obtenus, nous les offrons à celui dont le corps matériel repose ici, auquel nous demandons une protection paternelle, et des lumières nouvelles, pour nous permettre de continuer notre tâche de propagateurs incessants de l'éternelle vérité.

Discours de M. P.-G. Leymarie

Mesdames, Messieurs. — Nous sommes bien loin de cette époque, où, aux Etats-Unis, les demoiselles Fox devenues médiums, prétendaient avoir des relations avec les habitants de l'autre monde; — excitée par des menées occultes, la foule s'ameutait alors, et menaçait de les mettre à mort; — les savants se réunissaient pour se rendre compte des bruits entendus dans la maison de ces demoiselles, et déclaraient gravement, après de longues discussions, qu'ils provenaient des chutes du Gennesée, le bruit formidable des eaux du fleuve se répercutant à de longues distances. — L'oracle ayant parlé le genre humain devait se taire.

Depuis lors, ces bruits presque imperceptibles, dont la provenance était définitivement fixée par la science, furent, paraît-il, emportés par un vent propice, puisque, ainsi soutenus, l'Angleterre, la France, l'Espagne, et après elles l'Europe entière les entendirent : Ce ne fut pas leur dernière étape.

Ces bruits qui avaient traversé l'Atlantique, parcouru le vieux monde, purent être perçus en Afrique et en Asie; à Alexandrie, au Caire, à Suez, à Batavia, à Bombay, à Java, en Cochinchine, les feuilles publiques essayèrent à leur tour de prouver que ces sons, ces messages partis d'un point central des Etats-Unis, étaient le simple écho d'une mauvaise plaisanterie à l'américaine; selon eux, il était urgent d'imposer silence à qui croirait les avoir entendus, de couvrir sous le ridicule toute énonciation nouvelle d'un tel fait. — Ceux qui avaient entendu et se souvenaient se révoltèrent contre ces dogmatiques, ces serviteurs du préjugé; ils jurèrent leurs grands dieux que rien n'arrêterait ces sonorités étonnantes destinées à faire le tour du monde.

Et ceux qui n'étaient ni sourds ni aveugles avaient dit la vérité, car l'Australie prétendit bientôt faire chorus avec des millions de chercheurs qui s'étaient opposés aux menaces et aux médisances des journalistes et des académiciens.

L'écho, dit du Gennesée, a donc parcouru les cinq parties du monde, et partout il a retenti, si petit fût-il à son point de départ chez Mesdemoiselles Fox; aussi pouvons-nous dire avec quelque raison que les infiniment petits ont toujours créé ce qui est infiniment grand — que les Esprits dont la mission était de révéler de nouvelles et importantes vérités, l'ont surabondamment prouvée, cette mission, en se servant de riens qui réputés méprisables dès le principe ont enveloppé le monde de leur harmonie mystérieuse.

La satire et la caricature, avec elles les sectaires, auront en vain jeté l'anathème contre nous, les réprouvés *a priori*, car, ni la pitié, ni le dédain, ni le sarcasme, ni les objurgations et les foudres banales, n'ont pu un seul instant arrêter la marche de l'idée nouvelle qu'on a voulu flétrir dans ses adeptes. Ils nous ont vingt fois enterrés ces avocats du diable, en se faisant menteurs autant que le sont la plupart des épitaphes tumulaires; et nous sommes encore pleins de vie, de vigueur, et nous comptons bien assister au couchant des religions caduques, vieux soleils ternis, décolorés, usés, et voir les écrivains, tous les courtisans de monseigneur le préjugé, s'incliner devant les vérités préconisées par le spiritisme, si nous persistons à démontrer que ces vérités sont en accord avec le progrès, avec le savoir, qu'elles exigent pour toutes les âmes l'instruction la plus large, une éduca-

tion nouvelle plus moralisatrice, des croyances religieuses et scientifiques en accord avec cette pensée du maître que nous venons saluer ici : « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face, à tous les âges de l'humanité. »

Pourrions-nous douter de l'avenir après avoir vu se mêler à nos rangs les hommes les plus estimables et les plus vénérés dans la philosophie et la science? — Ces investigateurs, après de patientes études, n'ont-ils pas avoué que dans les phénomènes spirites, il y avait, agissante, une force nouvelle capable de bouleverser les idées reçues, de renouveler nos croyances et nos institutions? — Parmi ces hommes de mérite en est-il un seul qui ait pu infirmer l'enseignement donné par les Esprits et déclarer non avenus les éléments dont Allan Kardec s'est servi pour construire le livre des Esprits?...

Non rien n'est venu infirmer ce que ce philosophe aujourd'hui connu du monde entier a énoncé dans un langage concis, clair et logique. — Des investigateurs célèbres ont baptisé la force nouvelle en lui donnant le nom de *Force psychique* — *force de la quatrième dimension*, mais ce que nous savons bien, c'est que, de quelque nom dont on l'affuble, il y a comme moteur de cette force des intelligences qui nous poussent dans la voie du bien, et que, depuis les coups frappés chez Mesdemoiselles Fox jusqu'aux matérialisations d'Esprits décrites par Russel Wallace, William Crookes et Zoellner, tout prouve surabondamment la persistance du moi, la réalité de l'immortalité de l'âme et comme conséquences dernières, l'entrée toute naturelle dans le domaine de l'enseignement scientifique du principe de la solidarité matérielle et morale qui unit tous les êtres, du principe de la *responsabilité* toujours plus grande des âmes par rapport à leur avancement.

Ce sont pourtant ces grandes évolutions incomprises de la foule et contenues dans la phénoménalité spirite qui ont fait rire à nos dépens; cette gaieté niaise et inintelligente passera; que dis-je, elle est passée et je le prouve par ce qui suit : En mars 1880, écoutez ceci, l'académie des sciences a décerné le grand prix de physique à William Crookes, l'illustre chimiste qui, à l'aide d'expériences qui s'imposent d'elles-mêmes et ouvrent des horizons inconnus aux chercheurs, a intéressé au dernier degré, a enthousiasmé tout ce que Paris compte d'hommes illustres. — Or, un mois avant les expériences de ce savant à l'académie des sciences et à l'Observatoire, on avait trouvé qu'il était bien de mettre au rabais le savoir de ce membre du bureau de la société royale de Londres, de cet esprit libre qui avait osé commettre cette forfaiture à l'esprit classique, un volume intitulé : *Recherches sur le spiritualisme*; depuis lors ces écrivains acclament et couvrent de fleurs de rhétorique le même William Crookes, le savant incomparable, le chercheur ingénieux, celui qui a trouvé une quatrième état de la matière, ou la *matière radiante*, en cherchant une nouvelle force dans le commerce qu'il a eu avec des médiums et l'Esprit de Katie King. Ces rhéteurs écrivent ceci : « Si la réalité des faits spirites était prouvée, la matière ainsi raréfiée, et devenue radiante, ne s'approche-t-elle pas du *Périsprit*? n'existe-t-elle pas ainsi, dans les espaces planétaires que traversent les Esprits, sous une forme matérielle qui permet de les photographier? car il paraît que M. Crookes a photographié des Esprits. »

L'opinion générale a donc fait un pas immense de notre côté et ce revirement a une portée incalculable. — Cela est visible, un nouveau soleil se lève et sans vanité, nous pouvons affirmer que ce doit être le nôtre.

Ce qui précède me rappelle un bon et pieux souvenir, celui de l'une des soirées intimes du mercredi, en 1866, chez Allan Kardec; la conversation y roulait sur le profond dédain professé par les scientifiques infailibles contre tout ce qui se rattachait au spiritisme, et le maître employait ce langage figuré: A l'époque quaternaire, l'homme chétif, faible, sans armes, se trainait péniblement, comme un famélique, dans les grandes forêts où il luttait contre les grands carnassiers; pour ces rivaux-là il n'avait pas le superbe dédain qu'il professe aujourd'hui. L'homme ne devrait point oublier qu'il n'a pu s'occuper de spéculation métaphysique qu'après une longue série de siècles, qu'après avoir conquis la sécurité d'abord, les loisirs ensuite; il a eu ce tort de se déclarer le roi de la terre, de mépriser profondément celui qui ne pensait pas comme lui et plus encore de fouler aux pieds le paria du travail dont la peau é ait autrement teintée que la sienne; oui, dans son orgueil, il a déclaré que les continents, les mers, les étoiles disséminées dans les profondeurs des cieux avaient été façonnés pour lui et par un Dieu dont il s'est empressé de faire une caricature humaine! — Allan Kardec termina ainsi : « Ce que l'homme a toujours fait pour l'homme il le réalise en ce qui nous concerne; n'oublions pas Messieurs, que ce vaniteux parvenu, c'est notre détracteur présomptueux aujourd'hui et prenons bien garde, demain, de commettre la même faute. » — J'avais lu, le jour même, un roman humoristique de Henri Heine où se trouvait cette variante de la pensée d'Allan Kardec : « L'ours Alla-Troll, dans sa caverne, gravement assis, entouré de ses jeunes oursons, leur faisait un cours de métaphysique qui se termina par cette affirmation caractéristique : « Là-haut, sous une tente parsemée d'étoiles, et sur un trône d'or, siège le *Grand-Ours* qui dirige l'univers. »

Toutes les bêtes, y compris l'homme, pensent ainsi, me disais-je; l'ours n'est pas moins orgueilleux que son frère aîné.

Les rois actuels du savoir, qui, pour la plupart, enseignent que l'homme habita jadis des cavernes, à côté d'ours semblables à celui de Henri Heine, devraient bien chercher des révélations palpitantes d'intérêt, et la gloire, dans le monde invisible dont les spirites sont les Christophe-Colomb.

Puissent leur opinion à notre égard être plus modeste, le spiritisme n'étant plus l'enfant qui se laissait maltraiter; oui messieurs l'enfant devient adulte, bientôt il sera majeur, viril, plein d'une puissance irrésistible, et lorsque ce fait sera accompli n'oublions jamais notre humble point de départ. — Si nous voulons avoir partout droit de cité soyons l'exemple de la tolérance, de la charité fraternelle, de l'amour, de l'étude, en restant les propagateurs intelligents de toute idée juste et nouvelle.

En suivant cette voie sûre, indiquée par nos guides instructeurs, au 31 mars de chaque année, il y aura pour tous la perception nette d'un bruit venu de chaque partie du monde, l'écho de cette pensée et de ce cri unanime aujourd'hui le nôtre : *Allan Kardec est un bienfaiteur de l'humanité.*

Une histoire vraie d'un revenant

Tirée du Leeds Mercury Saturday. (10 janvier 1880)

L'*Athenæum* de ce jour publie la remarquable déclaration suivante du révérend docteur Ossop, directeur de l'École supérieure de Norwich. .

Deux mois se sont à peine écoulés et déjà le récit d'un phénomène mental s'est considérablement exagéré dans la narration qui suit. Je trouve que, autour du récit original, s'est groupé un élément fabuleux et surprenant, de telle façon que je suis en situation de passer pour un héros de roman. J'accepte d'être considéré comme une sorte de médium en relation avec les esprits, mais ne désire en aucune façon, être pris pour un rêveur maniaque que son système nerveux désorganisé rend sujet à de fantastiques illusions ; à la prière instante de quelques personnes j'ai consenti à publier ce qui suit.

On m'a assuré que certaines personnes sont désireuses de collectionner de semblables récits et, s'il en est ainsi, mieux vaut-il qu'elles apprennent les faits de moi-même avant qu'ils aient été faussés par d'autres voies. Ce récit, d'ailleurs, était écrit, à la prière d'un ami, peu de jours après l'événement, et lorsque toutes les circonstances qui l'ont entouré étaient encore toutes fraîches dans ma mémoire.

Le 10 octobre 1879, j'allais de Norwich à Mannington pour passer la soirée avec lord Oxford. Bien que je fusse en très-bonne santé et d'humeur bien équilibrée, il n'est que juste de dire que depuis quelques semaines j'avais été très-préoccupé et sujet à quelques inquiétudes motivées. Je dois dire pourtant que j'étais exempt de toute fatigue ou irritabilité nerveuse.

A quatre heures j'arrivai à destination et m'engageai dans une conversation pleine de charme jusqu'à l'heure où il fallut s'habiller pour le dîner; le dîner était à sept heures. La réunion se composait de six personnes dont quatre, au moins, étaient de déterminés voyageurs. J'écoutais avec un vif plaisir, — la conversation était générale et j'y prenais un vif intérêt. Du surnaturel il n'en fut pas un instant question. Le fond de la conversation roulait sur les questions d'art et sur les faits nombreux d'hommes qui ont beaucoup vu et savent rendre un compte exact et raisonné de leurs impressions. J'ai rarement eu l'occasion d'assister à une aussi agréable réunion.

Après le dîner, nous jouâmes aux cartes ; la soirée se termina

comme elle avait commencé et, comme deux de nos hôtes avaient une assez grande distance à parcourir, nous nous séparâmes à dix heures et demie.

L'objet sérieux de ma visée à Mannington était d'examiner quelques livres très-rares et d'en extraire des notes dans la bibliothèque de lord Oxford ; je demandai la permission de rester et de faire mon travail de transcription. Sa Grandeur voulait qu'un domestique veillât pour éteindre les lumières, mais devant l'embaras et la gêne que cela m'eût causé en me forçant peut-être à abrégier mon travail qui pouvait durer jusqu'à une ou deux heures du matin ou obtempéra à mon désir en permettant aux domestiques de regagner leurs chambres.

A onze heures j'étais la seule personne qui fût debout au rez-de-chausée et je me mis activement à l'ouvrage, absorbé dans mon travail.

La chambre que j'occupais était vaste, avec une vieille et immense cheminée pourvue d'un grand feu. Inutile d'ajouter qu'elle est confortablement et luxueusement meublée. La bibliothèque donne directement sur cette chambre. Il me fallait donc sortir de cette chambre et monter sur une chaise pour atteindre dans la bibliothèque les volumes que j'avais à consulter. Il y avait six petits volumes en tout. Je les pris et les plaçai en pile à ma droite et je commençai mon travail. Parfois lisant, parfois écrivant, quand j'en avais fini d'un volume, je le plaçais devant moi ; quatre bougies dans leurs chandeliers d'argent brûlaient sur la table et, comme je suis très-frileux, je me plaçai au coin de la table ayant le feu à ma gauche, et chaque fois que j'en avais fini avec un volume, je me levais, rajustais le feu et, debout, me chauffais les pieds.

Je continuai ainsi mon travail jusque vers une heure. Ce travail avançait plus que je ne l'avais espéré et il ne me restait plus qu'un volume à examiner. Je me levai, remontai ma montre et débouchai ma bouteille d'eau de seltz, et je me souviens d'avoir alors pensé que je pourrais aller me coucher vers deux heures. Je me mettais à l'ouvrage et j'y étais depuis près d'une demi-heure, me sentant arriver à la fin de ma tâche ; lorsque en train d'écrire, *je vis une grande main blanche à moins d'un demi-pied de mon coude. En détournant la tête, je vis distinctement un personnage d'assez haute taille, le dos tourné vers le feu, légèrement incliné sur la table et semblant examiner la pile de volumes objets de mon travail. Le visage n'était*

point tourné de mon côté mais je voyais des cheveux roux coupés courts, son oreille, sa joue rasée, son sourcil, l'angle de l'œil droit, le côté du front et l'os saillant de la pommette. Il semblait vêtu d'une sorte d'habit ecclésiastique de soie forte ou de matière analogue, fermé jusqu'au col. Une sorte de collet étroit d'une hauteur d'un pouce environ, de satin ou de velours serré autour du cou montait jusqu'au menton. La main droite, qui avait d'abord attiré mon attention, enserrait doucement la gauche; toutes deux étaient dans un repos parfait, et les larges veines bleues de la main droite étaient saillantes et très-visibles. Je me souviens encore que cette main me rappelait celle du magnifique Velasquez du « Chevalier Mort » de la National Gallery de Londres.

Je regardai pendant quelques secondes mon étrange visiteur, bien convaincu qu'il n'était pas une réalité, mille pensées me montaient au cerveau, mais sans qu'il y entrât le moindre sentiment de peur, ni même d'inquiétude, la curiosité seule doublée d'un grand intérêt me dominaient. Pendant un instant j'eus la pensée de faire un croquis de ce nouvel ami et je jetai les yeux sur un plateau placé à ma droite pour y chercher un crayon. Je pensai alors que j'avais dans ma chambre un album. Irais-je le chercher? *Il était assis là auprès de moi et je restais comme fasciné.* Je redoutais, non sa présence, mais son départ. Je m'arrêtai d'écrire et détournant ma main gauche du papier sur lequel elle s'appuyait, je la portai vers la pile de volumes et pris celui du haut. Je ne saurais expliquer le mouvement que je fis ni pourquoi je le fis; mon bras passa devant son visage, alors il disparut.

Je fus désappointé, mais rien de plus, et je continuai d'écrire comme si rien n'était arrivé pendant encore cinq minutes environ et j'étais arrivé aux derniers mots, quand *la figure apparut de nouveau à la même place et dans la même attitude que précédemment. Ses mains étaient près des miennes; je tournai la tête de nouveau pour l'examiner de plus près et je me préparais à lui adresser une phrase que j'avais composée à son intention quand je m'aperçus que je n'osais parler; j'avais peur du son de ma propre voix.* Tous deux nous étions assis, je retournai la tête vers mon travail et finis de tracer les deux ou trois mots qui me restaient à écrire. Le papier et les notes sont en ce moment sous mes yeux et ne trahissent aucune agitation nerveuse de ma part et je pourrais dire les mots que j'étais en train d'écrire quand le spectre fit son apparition et lorsqu'il disparut.

Ma tâche terminée, je fermai le livre et le jetai sur la table ; cela fit un léger bruit, *et la figure disparut*. Je me rejetai dans ma chaise et pendant quelques secondes je restai à regarder le feu, ressentant un curieux mélange de sensation et je me souviens de m'être demandé si mon nouvel ami reviendrait encore et, dans ce cas, s'il chercherait à me masquer le feu.

C'est alors seulement que je me sentis envahi par la peur et soupçonnai ma défaillance. Je me rappelle avoir bégayé. Puis je me levai, allumai une bougie pour porter dans la bibliothèque mes livres dont je remplaçai cinq, j'en rapportai un sixième que je plaçai sur la table où j'avais écrit lorsque le spectre me fit l'honneur d'une nouvelle apparition. A ce moment j'avais retrouvé tout mon sang-froid, j'éteignis les quatre lumières et regagnai mon lit où je m'endormis du sommeil du juste ou du coupable (je ne sais lequel), mais en tout cas profond.

Voilà le récit simple et exact des faits. Je laisse à d'autres le soin de les expliquer, et d'en déduire toutes les théories et conséquences qu'on voudra.

Cercle littéraire et artistique à Spa

Séance du 28 décembre 1879

Causerie sur les Expériences spirites de Slade, devant les professeurs de l'Université de Leipsig, par M. *Van de Ryst*.

Laissons la parole à M. Barzin ;

Le conférencier se demande d'abord, avec M. Potvin, comment l'église, après un premier communisme, après l'élection des prêtres et le règne des conciles, a pu en arriver à une sorte de théocratie infaillible dans le siècle même de la Révolution française, et il explique ce fait par la liberté et surtout par l'état de la société moderne. Aujourd'hui on s'occupe beaucoup de ses affaires, un peu de politique ; les questions religieuses sont reléguées à l'arrière-plan. Et cependant c'est une grave erreur de croire que les progrès de la civilisation soient la conséquence de l'action des lois : celles-ci ne peuvent rien là où les mœurs et les croyances religieuses et morales n'ont pas préparé le terrain aux réformes législatives. S'il en était autrement, comment expliquerait-on ce malaise qui pèse sur la société, chez les peuples qui marchent à la tête de la civilisation ?

La nécessité d'une rénovation religieuse s'impose ; et si la plupart dédaignent de s'en occuper sérieusement, cela est dû surtout à l'impuissance où se trouve la science de donner sur ce

point satisfaction à la raison humaine et de renverser les théories absurdes des systèmes religieux aujourd'hui existants.

C'est au moment où la lutte est plus ardente que jamais entre l'école matérialiste et l'école spiritualiste, qu'une nouvelle doctrine, le spiritisme, fait son apparition. Science toute d'observation, basée sur l'expérience et soumettant ses conclusions au contrôle de la raison, le spiritisme vient avec une logique irrésistible, prouver l'existence d'une force intelligente en dehors de la matière.

Telle est la conviction de M. Van de Ryst. Sans doute, il est permis de n'être pas de son avis, mais il est souverainement ridicule de rejeter *a priori* des phénomènes que la science ne peut expliquer, mais qui n'en existent pas moins et qui ont été constatés par des milliers de personnes, parmi lesquelles des savants de premier ordre. Catholiques et libéraux semblent cependant s'être donné le mot pour organiser autour des idées nouvelles la conspiration du silence. Si, de la part des premiers, cette attitude hostile s'explique parfaitement, on comprend moins bien pourquoi le parti de la tolérance et du libre examen s'obstine à tenir la lumière sous le boisseau.

M. Vanderyst donne lecture du rapport d'une séance de spiritisme à laquelle a assisté M. Godin (de Guise), chez le médium américain Slade, à Bruxelles. Ce récit fait partie de l'enquête scientifique sur la vie d'outre-tombe, entreprise par la *Religion laïque*.

M. Godin n'est pas le premier venu : grand industriel, philanthrope éclairé, il était député à l'assemblée nationale de 1871 et il est l'auteur d'un livre intitulé « *Solutions sociales*, » qui a eu quelque succès.

Parmi les phénomènes dont il a été témoin, il cite les suivants :

1° Ecriture directement produite sur un corps quelconque par une force intelligente invisible ;

2° Transport de corps graves dans l'espace sans le secours d'aucun agent visible ;

3° Matérialisation de mains ou autres parties du corps fluïdique d'un esprit.

M. Godin s'étant entouré des précautions les plus minutieuses, il est difficile de ne pas admettre avec lui que l'escamotage ou la prestidigitation se sont pour rien dans les expériences qu'il relate. Ces phénomènes, dit-il, ne sont pas moins dignes

d'attention que ne l'étaient à l'origine de leur découverte ceux de la circulation du sang, de la sphéricité du globe, de l'existence d'un nouveau monde, du mouvement diurne de la terre, de la gravitation, de l'électricité, de la vapeur, de la photographie, etc.

Et cependant Harvey, Colomb, Galilée, Newton, Galvani, Fulton, Daguerre, ne crurent pas indigne de la science de s'occuper de faits mis en doute par tout le monde et l'humanité a tiré profit de leurs investigations.

Les expériences de Slade devant les professeurs de l'Université de Leipzig sont plus concluantes encore. Selon M. Vanderyst, le témoignage de ces hommes de science, confessant la vérité aux dépens de leur propre popularité, doit trancher définitivement le débat. Comment, en effet, conserver le moindre doute devant les phénomènes suivants produits par le médium dans des circonstances qui excluent toute possibilité de fraude :

Pénétration de la matière par la matière ;

Déviation de l'aiguille aimantée ;

Aimantation d'aiguilles en acier ;

Reproduction par l'écriture, entre deux ardoises fermées, de certains mots dictés par l'un des assistants.

Il y a là, dit M. Van deryst en terminant, un mystère que la science parviendra un jour à pénétrer.

Cette belle conférence a produit une profonde impression sur l'auditoire.

Jacques Inaudi, le calculateur de dix ans.

Mèze (Hérault). — Je vous écris ces quelques mots, pour attirer votre attention, toute spirite, sur un petit garçon que vous avez dans ce moment-ci à Paris. Il se nomme Jacques Inaudi.

Ce petit garçon qui fait des calculs à perte de vue, est venu à Mèze, il y a quatorze à quinze mois ; un ami me l'amena, au moment où ma femme et moi étions à déjeuner ; je l'invitai à se mettre à table, ce qu'il fit. Une voisine entra et dit : « Tiens, vous avez le petit *compteur*. — Oui, répondit le petit Jacques, si vous saviez compter comme moi vous n'auriez pas besoin d'être domestique ; voulez-vous que je vous dise combien il y a de minutes que vous êtes née ? dites-moi votre âge ; allons quel âge avez-vous ? » La fille, interloquée, répond : « Vingt-deux ans. — Combien de mois et de jours ? ah ! vous ne savez pas, eh ! bien,

en quelle année, quel mois et quelle date êtes-vous née ? » La fille ayant répondu, Jacques dit : « Cela fait vingt-deux ans trois mois et dix-sept jours. » Il baissa la tête et en vingt secondes, il donna le chiffre de minutes. Je pris note et fis le calcul, c'était exact. J'avais remarqué que cet enfant ne cherchait pas, il était simplement *très-attentif, il écoutait*. Je lui dis : « Mon petit ami, ce n'est pas toi qui fais ces calculs » Il me fixa et ne répondit pas, je répétai : « Je sais que ce n'est pas toi, » et, me penchant vers lui, et baissant la voix, j'ajoutai : « Moi, je parle avec les morts. » Il me fixa et me répondit d'un air satisfait : Vous parlez avec les morts, vous ? eh bien, oui, Monsieur, ce n'est pas moi, c'est ma mère qui est morte qui me fixe tout cela, pour me faire gagner ma vie, etc., etc. » Je lui demandai s'il avait dit cela à d'autres personnes, il me répondit que non, personne ne le lui ayant demandé ; se tournant il parla ainsi : « Tenez, la voilà, ma mère, elle est là. — Demande-lui si elle est contente que tu sois ici, avec nous ? » Mais l'esprit était parti. Ce pauvre enfant m'a causé de sa famille, beaucoup de sa mère que son père battait, etc. Si vous le voyez, parlez-lui de Méze, près Cette, et du vieux monsieur qui demeure sur le port presque en face du débarcadère du bateau à vapeur, celui qui lui a dit qu'il parlait avec les morts, vous trouverez peut-être un sujet d'études intéressantes chez ce petit garçon. Les anthropologistes, les phrénologistes ont vu ou verront cet enfant, mais je doute fort qu'il serve à élargir le cercle de leurs sciences matérielles ; le spiritisme trouvera, je pense, la cause de ces effets. BOUILLAC.

NOTA : Le 8 avril, nous avons vu Jacques Inaudi, chez M. Camille Flammarion, lequel entouré d'hommes de science, interrogeait ce calculateur prodigieux. L'enfant ressemble à la photographie que nous avons donnée de lui dans la Revue d'avril 1880 ; ses yeux sont vifs, pétillants d'intelligence, il a la riposte prompte et spirituelle ; joyeux et alerte, il a pu instantanément, imiter après les avoir vus une fois, les remarquables tours de prestidigitation du professeur Jacobs qui craint plus les yeux de ce merveilleux bambin que ceux d'une réunion de savants.

L'enfant, depuis qu'on lui a appris à connaître les chiffres, calcule, paraît-il, avec moins de facilité ; je lui ai demandé s'il se rappelait de M. Bouillac, celui qui *parlait avec les morts*, il m'a prié de lui dire qu'il pensait souvent à lui, et m'a fait ses

confidences secrètes au sujet de sa mère. — M. Flammarion lui avait proposé la solution d'un problème long et difficile, qui eût embarrassé un mathématicien; en deux minutes demandées par Jacques, la solution précise a été énoncée par cette machine humaine à compter; il a rectifié les erreurs de calculs faites par des assistants. Il résolvait tous les problèmes, en se jouant, en riant, en adressant de bons mots aux assistants qui, en général, pensaient que cette faculté prodigieuse provenait d'autres existences et d'acquis antérieurs. Nous avons eu Jacques Inaudi à l'un de nos mardis de la société scientifique d'études psychologiques, le 20 avril dernier; il a émerveillé les deux cent cinquante personnes qui l'écoutaient. Puisse cet enfant si bien doué, être protégé sagement par les personnes qui ont le droit de le diriger; ses facultés pourraient être amoindries, et peut-être atrophiées, si on ne savait les manier avec prudence.

Ligue de l'enseignement par l'initiative privée

Cercle parisien, 175, rue Saint-Honoré, à Paris. — Souscription pour subvenir aux frais de l'enquête sur l'obligation, la gratuité et la laïcité de l'enseignement primaire. — Les nombreuses écoles auxquelles nous avons distribué des globes, des cartes de France et d'Europe, des tableaux du système métrique et d'histoire naturelle; — les bibliothèques populaires et pédagogiques dont nous avons encouragé la fondation; — les frais de service gratuit pour l'achat des livres, et de port pour leur envoi aux écoles ou aux bibliothèques populaires et militaires, ont absorbé toutes nos ressources et ne nous permettent pas de continuer cet important travail en faveur de la liberté de conscience; — nous faisons un appel pressant à tous les amis de l'instruction laïque ainsi qu'aux Conseils généraux, aux Conseils municipaux des villes et des communes rurales pour nous venir en aide; — nous prions également les journaux républicains de Paris et des départements de bien vouloir ouvrir une souscription en faveur de cette grande cause, qu'il importe de faire triompher le plus rapidement possible dans l'intérêt de la patrie.

Comité du Cercle parisien : MM. Jean Macé, Président; Henri Martin, Emile Javal, Eugène Nus, Huet, Vice président; Emmanuel Vauchez, Secrétaire général; Ch. Bigot, Edouard de Pompery, J. de Bagnaux, Victor Poupin, Secrétaïres; G. Wickham, Trésorier; Baudot, E. Bonnemère, Clamageran, de Serres, Ch. Fauvety, Ernest Figurey, Ch. Goudchaux, Em. Grosselin, Georges Guérault, P. Guieysse, Hippeau, G. Hubbard, P. Jourde, Ernest Lefèvre, Lereboullet, Lemarignier, Limousin, Paul Poydenot, Ferdinand Rossignol et Zoppi, membres.

Le Comité des Membres honoraires : MM. Victor Hugo, Président; Emm. Arago, Berthelot, P. Bert, Emile Brelay, Ernest Brelay, Michel Bréal, Henri Brisson, Carnot, Challemel-Lacour, Edouard Charton, Claude,

Corbon, Camille Flammarion, Fourcand, le général Guillemaut, Cyprien Girerd, Hérold, Dr Lailier, Leblond, Le Royer, Ch. Lepère, Laisant, Littré, Dr Love, Magnin, Dr Malloz, Marmottant, Ménier, Moigneu, Peyrat, Schœlcher, Spuller, Testelin, Tirard et Thurel, *membres*.

Le Comité des Dames : Mmes Carnot, Présidente; Clamageran, Dorian, Anaïs Guérould, Hippéau, Vice-Présidentes; B.-G. Cavaignac, Secrétaire générale; Berthelot, Paul Guieysse, Arthur Pernolet, S. Wickam, Secrétaires; Michel Bréal, Emile Brélay, Henri Brisson, Paul Broca, M^{lle} Marie Boutteville, V^e Charras, Coignet, Cornil, Dentu, Dubrisay, Goudchaux, Hérold, Yvan-Carraud, Emile Javal, Ph. Jourde, V^e Kestner, Jules Kœchlin, Lailier, Ernest Lefèvre, Lockroy, Ménard-Dorian, Moreau de Jonnés, V^e Michelet, V^e Edgard Quinet, Réty, Roudier, Sallard, Simon Lazard, J. Siéfried, Thulié, Tirard et M^{lle} Toussaint, *membres*.

NOTA. Renvoyer les fonds recueillies; à M. Emanuel Vauchez, secrétaire général du Cercle parisien, 175, rue Saint-Honoré, Paris.

Le berger Houdée

Les lecteurs de la Revue spirite connaissent tous Pierre Houdée, le berger qui, au Plessis près le Mettray (Indre et Loire), donne tout le temps que ne lui prend pas son troupeau, et même ses nuits, aux soins à donner aux affligés et aux malades. Cet honnête homme, si courageux, si complètement désintéressé, si digne en tout, a été pourtant mis en suspicion par les ennemis des spirites; pendant longtemps, les gendarmes, au nom de l'autorité, sont venus journellement au Plessis et dans les communes environnantes faire une enquête au sujet des guérisons de Pierre Houdée, et chacun doit se rendre compte de l'effet produit sur les habitants de nos campagnes par la vue du tricorne; malgré cette mise en scène et les calomnies sourdement semées par les dévots de tout ordre, Pierre Houdée n'a pu être mis en suspicion, l'enquête a donné ce résultat : « Ce berger médium *prie*; il guérit par l'*imposition des mains*, avec l'*aide de l'eau magnétisée*, purement et simplement; jamais il n'a voulu accepter quoi que ce soit d'un malade ou de sa famille. »

Pour répondre désormais aux calomniateurs effrontés, Pierre Houdée s'est décidé à demander des certificats aux personnes qu'il agueries; il nous en a envoyé quelques-uns, pour bien prouver que ses actes avaient un seul mobile : *la charité spirite*, les voici :

1. Je soussigné, Loyau, Pierre, cultivateur, demeurant à la Jouaniné, commune de Souvigné, certifie que Pierre Houdée,

berger au Plessis, commune de Saint-Antoine-du-Rocher, a guéri ma fille, atteinte de folie, par des passes magnétiques et l'eau magnétisée; il l'a parfaitement guérie et n'a réclamé aucune rétribution. Dans ce certificat, le maire a contre-signé les signatures de trente-quatre habitants, cultivateurs et propriétaires de la commune de Souvigné; le tout est légalisé.

2. Le nommé Richard, cordonnier à Souvigné, déclare avoir été guéri d'une maladie du cœur, par les mêmes moyens et sans rétribution. Le maire a légalisé neuf signatures.

3. M. Gauron, de Fondettes, certifie avoir été guéri, lui et sa famille.

4. M. Poitrineau et Poirrier affirment leur guérison. — Fourrier, Jacques, de la commune de Saint-Roch, et M. Barrier, du même village, font de même.

5. Puis viennent M. François Gaucher, de Saint-Roch; Chenet Joseph; M. Renault, maire de Saint-Roch (qui a été guéri); M. Pays-Delauay, de Pernay; M. Clisson, Jean; Mme Choquet, Mme Ditière; donnent tous des certificats légalisés par les maires de leurs communes.

Que Pierre Houdée notre brave ami, reste simple de cœur, sans autre ambition que celle d'être utile à ses semblables, et pieu le bénira, et le respect de tous l'accompagnera dans sa pénible mais utile mission de médium-guérisseur. P.-G. L.

La pâque du 28 mars 1880

Avant de se séparer des disciples qu'il aimait, Jésus voulut encore une fois faire la Pâque avec eux. Faire la Pâque c'était partager le pain de la vie et le pain de la pensée, c'était consolider l'union et l'affection entre chacun de ces hommes qu'il se plaisait à appeler ses frères et mieux encore ses petits enfants. Et nous savons que, dans cette touchante solennité, le cœur du traître Judas lui-même fut ému, qu'il n'eut que la force de consommer son crime, et qu'aussitôt après il fut en proie au remords, ce précurseur fatal du repentir.

« Aimez-vous les uns les autres, » avait dit le Maître, et joignant l'exemple à la parole, il montrait comment se pratique la loi d'amour. — Qu'avons-nous fait de son divin enseignement? Pourquoi l'ignorance et la superstition se sont-elles emparées d'un fait si simple pour le défigurer au point de rendre ridicule ce qui était grand et saint? — Ah! c'est que les intelligences

n'étaient pas encore assez mûres pour comprendre toutes choses ; mais voici que l'esprit consolateur est descendu parmi nous, et nous comprenons et nous voyons plus clair.

Faisons donc la Pâque en mémoire du Christ. C'est-à-dire unissons-nous à ceux que nous aimons, comme il se joignit à ses apôtres ; buvons son sang, mangeons sa chair, — autrement dit, — nourrissons-nous de sa doctrine, de son verbe, et que dans nos veines coule un sang aussigénèreux que celui qui rougit le Golgotha.

Quelle belle fête que celle de la Fraternité ! En attendant qu'elle réunisse au même banquet toutes les créatures humaines, célébrons-la, non plus la coupe, mais le cœur en main et la parole de paix aux lèvres.

Allez, mon âme, allez où sont vos bien-aimés ! faites préparer la Pâque, et dites seulement, si quelqu'un vous demande quelque chose : « C'est le Seigneur qui m'envoie. »

ALGOL

La Responsabilité

Paris, 6 février 1880, médium P.-G. L. (Séances du vendredi).

La guerre dévore les nations. — La paix les sauvera.

Qui nous enlèvera cette plaie de la guerre ?

Qui nous donnera une paix durable, réellement ?

La guerre, — allez donc à Essen (Allemagne) et vous verrez ce que le génie de la destruction a pu inventer, — Krupp est le Vulcain moderne ; dans son enfer, la vapeur, les marteaux, l'électricité, les lignes de chemin de fer, une industrie florissante et effrayante dans sa grandeur et sa magnificence prouve que les peuples se préparent à des guerres insensées.

Essen florissant, prouve la sottise, la vanité, l'orgueil humain. Essen sans travail, c'est la paix tant désirée, la paix qui fait fleurir le commerce, l'industrie, les arts, l'instruction, la moralité, lorsque cette paix repose sur une base sûre et indestructible.

Et si vous êtes envieux, si la richesse vous tente, si de la politique vous faites une arme de combat et de puissance, de jouissance, comment voulez-vous que la paix ait une base certaine ? L'on obtient le contraire de la paix par l'incertitude, le mensonge, les excuses banales, avec lesquelles le sang coule à flot, avec lesquelles les nations se ruinent.

Je ne connais qu'une paix, celle qui procure l'instruction, l'éducation basée sur des principes moraux, et met en accord l'es-

prit de science et de recherche; nulle science ne peut mieux donner cet esprit que le spiritisme.

Le spiritisme dit: Aimez-vous les uns les autres; il dit: Instruisez-vous, moralisez-vous. Il dit: Hors la charité point de salut. Il enseigne que tout est solidaire entre les mondes, entre les nations, entre les familles, entre les cirons et les soleils. Il prouve que toutes les grandeurs sont relatives, et que les astres tels que Syrius, par leur éloignement de notre rayon visuel, deviennent semblables à un point mathématique, et conséquemment, un million de fois plus petit pour notre vue, que le vibron qui se meut dans une goutte d'eau.

Le spiritisme dit que l'homme est ce qu'il se fait, ce qu'il se crée, et que, parti de l'atome il gravit vers l'ange ou l'être fluide supérieur.

Conséquemment, l'homme est responsable, redoutablement responsable; malheur à qui l'oublie, malheur à qui fuit la responsabilité.

Et le spiritisme enseigne que, si la responsabilité est bien comprise le mensonge n'est plus permis, les fortunes scandaleuses et les usines Krupp disparaissent avec le mal qui les avait créées.

Le spiritisme donne la paix de la conscience; il fera naître la conscience universelle, en faisant mieux connaître la puissance de l'amour, la puissance de l'unité.

BALUZE.

NOTA. — Nous recevons les renseignements qui suivent sur l'usine Krupp, quinze jours après avoir eu la communication qui précède :

Chaque jour du matin jusqu'au soir 8,500 ouvriers travaillent dans cette usine;

298 machines à vapeur, qui représentent une force de 11,000 chevaux-vapeur, 74 marteaux-pilons sont à la disposition de ces 8,500 ouvriers;

1,800 tonnes de charbon et de coke sont nécessaires chaque jour pour alimenter les foyers et pour l'éclairage qui se fabrique dans l'établissement et qui compte plus de 21,000 becs de gaz;

60 kilomètres de chemins de fer desservis par 24 locomotives et par 700 wagons font le service intérieur sur les terrains de l'usine. Ces voies ferrées sont en communication avec le réseau des chemins de fers extérieurs;

44 stations télégraphiques correspondent avec tous les ateliers et tous les bureaux ;

8 pompes à vapeur, avec un personnel considérable, se tiennent toujours prêtes en cas d'incendie ;

5,300 ouvriers travaillent dans les mines qui appartiennent à l'établissement ;

200,000 tonnes de minerai sont en outre fournies chaque année par les gisements du Nord de l'Espagne. 5 bateaux à vapeur, appartenant à l'usine, transportent ce minerai et 708 desservent les fours qui doivent le fondre ;

Tout autour de l'usine 3,277 maisons forment une véritable petite ville. 16,200 personnes : hommes, femmes et enfants occupent ces maisons ;

22 magasins fournissent, au prix de gros, les denrées coloniales, la lingerie, la quincaillerie, les meubles, les chaussures, la viande, la farine, etc.

195,000 kilogrammes de pain sont pétris et cuits chaque jour par la boulangerie de l'établissement pour les ouvriers habitant la colonie ainsi que les employés. Le blé est acheté à Odessa par les agents spéciaux de l'usine.

Voilà qui est prodigieux ! direz-vous, et admirable ! et le créateur d'une si grande œuvre mérite le respect et l'amour des hommes ! quel est son nom ? nous voulons le bénir.

Vous vous pressez trop !

Cette œuvre est prodigieuse, assurément ; admirable, non ! Dites qu'elle est détestable et ne bénissez point l'homme qui l'a fondée et qui la dirige.

NOTA. — Jérémie Bentham, a dit : Un temps viendra sans doute où il faudra toute l'autorité des témoignages de l'histoire pour faire croire à des générations mieux instruites, qu'à une époque que l'on a appelée éclairée, il s'est trouvé des hommes que l'approbation publique a honorés en raison des malheurs qu'ils ont produits et des forfaits qu'ils ont commis.

Nicodemo

J'ai lu et relu avec attention le livre intitulé : *Nicodemo, ó inmortalidad y el renacimiento* (Nicodemo ou l'immortalité et la réincarnation), de M. José Amigo Pellicer. Cet ouvrage est précédé de quelques considérations critiques sur le Christianisme. L'auteur commente d'abord le discours prononcé par

M. Montero-Rios, quand il prit possession de la charge de recteur de l'Institution libre ; d'après M. Montero-Rios : « A l'Eglise seule, incombe le droit d'enseigner les vérités divines. » A quoi l'auteur répond qu'il considère que tous les êtres intelligents et libres qui connaissent, aiment et pratiquent la justice ont, non-seulement le droit d'enseigner à leurs frères ignorants les vérités qu'ils connaissent, mais que la charité leur en fait un devoir. Vient ensuite un parallèle entre les paroles et les actes de Jésus, et les doctrines qu'enseignent ses prétendus ministres. Ces considérations critiques qui servent d'introduction à l'ouvrage sont pleines de logique et écrites dans un style à la fois coloré et clair, qui fait honneur à l'auteur comme écrivain et comme philosophe.

Les révélations de l'esprit Nicodemo sont vraiment très-remarquables et m'ont intéressé au-delà de toute expression dans la première partie intitulée : *Despuez de la muerte* (Après la mort). L'esprit raconte ce qu'il a éprouvé lorsque le premier moment de trouble passé, il s'éveilla de sa léthargie, son étonnement, son effroi, lorsqu'il se vit entouré d'abîmes sans fond. Une force invisible semblait le pousser et il traversait l'espace avec une rapidité vertigineuse ; il était seul, absolument seul, et cette solitude l'épouvantait ; en vain il cherchait à s'arrêter, il était emporté avec une vitesse toujours croissante ; alors il chercha à se reconnaître et fut entraîné vers la terre où il vit son corps inanimé, assista à ses funérailles et constata l'indifférence de ceux qui se disaient ses amis ; il en ressentit une mortelle tristesse, mais il convint qu'il avait mérité cette cruelle indifférence, car il n'avait aimé personne durant sa vie.

(Il convient de dire ici que l'esprit Nicodemo, après avoir été contemporain de Jésus, s'était voué dans sa dernière incarnation à la carrière ecclésiastique, était arrivé à la dignité de cardinal et habitait le Vatican d'où son esprit désincarné s'envola au commencement de 1875).

Quand il eut erré autour de la terre, il reprit son essor et s'éleva, toujours ballotté entre l'admiration, la terreur et la surprise, et visita alors successivement plusieurs mondes heureux qu'il décrit ; son corps fluide se transforme et s'embellit à mesure qu'il s'élève vers les régions supérieures ; dans les mondes bienheureux qu'il traverse toujours seul et invisible il voit des êtres parfaits qui possèdent sans les fatigues de l'étude, la science du beau et du bien, et des hommes vivant de l'amour pur, ne

connaissant ni la haine ni l'envie, dont le corps resplendissant et le visage radieux reflétait les vertus de l'âme. L'esprit Nicodemo voit tout cela et se sent honteux de son indignité et gêné de la beauté merveilleuse de son propre corps comme un homme qui se trouverait revêtu provisoirement de vêtements qu'il n'a pas le droit de porter; il arrive ainsi jusqu'à une région plus lumineuse encore, devenant de plus en plus lumineux lui-même, une incomparable harmonie le plonge dans une extase d'une ineffable douceur; il entend des voix angéliques qui chantent des cantiques d'adoration, et ébloui, subjugué, aperçoit un groupe de nuages d'or et de neige, qui semblent lui cacher la porte d'un séjour mystérieux, gardé par la vérité et la vertu. Alors il sent qu'il ne peut aller plus loin, se prosterne plein de foi, de respect et d'amour, entend soudain une voix connue et un visage divin lui apparaît au milieu des nuages. — Tu le sais, — lui dit-elle d'une voix majestueuse, — personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu, avant d'être né à nouveau, souviens-toi de mes paroles. — C'était Jésus. Il comprend alors qu'il lui faudra naître, il se résigne et prie, la force magique qui l'entraînait l'emporte une seconde fois, il descend maintenant et visite les mondes primitifs et les mondes d'expiation; là il ne voit que des scènes de carnage ou de luxure, frémit d'horreur et de pitié, assiste à la désincarnation d'un chef de tribu d'un de ces mondes malheureux; ce pauvre esprit entouré de ténèbres le suit, poussé par une attraction inconsciente, il se plaint et se désespère, et Nicodemo le voit entouré de sinistres visions, cadavres sanglants, images des victimes de sa cruauté; parfois des formes voluptueuses viennent l'enivrer et s'évanouissent dès qu'il tend la main pour les atteindre, le laissant en proie à la fureur et aux désirs; de temps en temps les ténèbres qui entourent le pauvre coupable se dissipent pour un moment, et il voit Nicodemo, le prend pour Dieu, et se prosterne à ses pieds. Nicodemo s'efforce de le consoler et se sent le cœur rempli de compassion et d'amour. Il revient vers la terre toujours suivi de son triste compagnon de voyage, l'exhorte au repentir et les paroles qu'il prononce lui semblent venir d'en haut, n'être point siennes; il lui dit : qu'il faudra naître dans le monde d'où il vient de sortir, qu'il devra se souvenir, naître meilleur et s'efforcer d'amender ses frères. L'esprit malheureux l'écoute et le repousse tour à tour, passant du désespoir à un commencement de repentir, et de ce repentir d'un ins-

tant à des fureurs plus grandes ; alors il retombe dans les ténèbres et Nicodemo désespère à son tour de le convertir jamais, souffre et pleure sur lui, lorsque une douce voix se fait entendre et promet à Nicodemo le salut de celui dont il s'inquiète ; la voix qu'il entend lui apprend que cet esprit doit retourner d'où il vient, tandis que lui doit revenir sur la terre jusqu'au jour où ayant atteint la limite du progrès de leur monde respectif, l'un, Nicodemo ira habiter un de ces mondes heureux qu'il lui a été permis de visiter, tandis que son compagnon prendra sa place sur notre terre. Enfin s'approchant de plus en plus de la terre qui lui sembla alors un séjour riant et doux comparativement aux mondes affreux qu'il vient de traverser, Nicodemo voit avec douleur son compagnon s'éloigner de lui ; vainement veut-il le suivre pour le consoler, il disparaît. Nicodemo éprouve alors un attendrissement étrange et voit tout d'un coup apparaître, comme dans un nuage toutes ses actions coupables et toutes ses mauvaises pensées. Il lui semble qu'il va recommencer à souffrir, se rappelle les purifications successives de son esprit, se console, est rempli d'espoir, bénit Dieu, sent le baiser d'un ami et revient de ce nouveau trouble pour se voir sur le Vatican ; il aperçoit un esprit de lumière qui, s'élevant au plus haut du firmament, lui sourit et l'encourage.

C'est à peu près la première partie des révélations de Nicodemo. L'esprit y dépeint les différents mondes à travers lesquels il a voyagé, d'une façon saisissante et pleine d'intérêt ; ses réflexions sont empreintes d'une grande sagesse, le style coloré et pur en fait une lecture attrayante et instructive.

La seconde partie : *Al rededor de la tierra*, — Autour de la terre — se compose de la Genèse du monde, elle diffère en quelques points de celle d'Allan Kardec. Il partage la Genèse en six jours ou six périodes. Selon Nicodemo les germes de la terre étaient errants, mêlés et confondus dans l'immensité de l'éther, et la loi d'attraction, — la loi d'amour, — les réunit contrairement à Allan Kardec qui nous dit que la terre est née d'un fragment du soleil en évolution. Le second chapitre de cette seconde partie a pour titre : *La humanidad terrestre primitiva*. — L'humanité terrestre primitive.

Nicodemo dit l'histoire de l'homme, le montre sachant à peine penser, ne parlant pas encore, paresseux et engourdi, son intelligence s'éveillant à l'aide des passions ; il avance pas à pas, devient plus méchant ; le fort opprime le faible, le faible devient

rusé pour se défendre, les petits s'unissent pour lutter, l'amour de la possession fait l'homme voleur et meurtrier. Puis, Nicodemo nous raconte l'histoire des premiers hommes, il parle du déluge, du Christ de l'Orient (Christna), et passe en revue toute l'histoire ancienne, Abraham, Esaü, Jacob, Joseph, Moïse et nous conduit à la naissance de Jésus.

Une partie de la communication de Jean l'évangéliste (tirée de *Rome et l'Evangile*, termine cet ouvrage qui me paraît remarquable sous tous les points.

Je regrette que ce volume ne soit pas traduit en français car il serait fort apprécié. J'ai dit que Nicodemo était sur quelques points en contradiction avec Allan Kardec dans sa Genèse, cela s'explique aisément, si on veut bien songer que l'esprit Nicodemo ne peut avoir assisté *de visu* à la formation d'un monde, n'étant désincarné que depuis 1875; il n'a donc pu juger que d'après des mondes naissants, près desquels il a passé, or, il est fort possible que n'ayant pu suivre le travail de cette formation depuis le commencement, il se soit trompé; du reste il n'affirme rien et se borne à nous faire part de ses études. MME HUGO D'ALÈSI.

Choses de l'autre Monde, par Eugène Nus.

Le remarquable écrivain à qui nous devons cette œuvre d'un si pur sentiment philosophique : « *Les grands Mystères*, » M. Eugène Nus, publie un ouvrage qui, par sa valeur littéraire autant que par les curieux documents qu'il renferme, est certainement appelé à faire sensation : Titre : *Choses de l'autre Monde*.

Sous une forme élégante, vive, originale, brillante, l'auteur traite très-spirituellement la question du spiritisme. Traite, et non maltraite.

Voilà qui nous sort déjà du commun usage : Jusqu'ici les rieurs s'étant exclusivement recrutés parmi les incrédules, à ce point qu'il semblait qu'on ne pût avoir d'esprit qu'aux dépens des Esprits.

Entendons-nous pourtant : Les Esprits !... M. Nus n'en dit pas de mal, ah ! Dieu, non ! attendu... qu'il ne va pas jusqu'à affirmer leur existence ! Tout à l'heure, nous aurons à revenir sur ce point, le seul resté indécis et obscur dans ce livre, si nettement, si fermement conduit, si vivement éclairé. — Disons, dès maintenant que, malgré cette réserve, et peut-être à cause même de cette réserve, l'affirmation des phénomènes, abstraction faite de toute théorie, semble acquiescer une portée plus con-

sidérable. On sent qu'on a affaire, non point à un doctrinaire tout prêt à accepter sans contrôle les faits favorables à son système ; mais à un chercheur désintéressé, à un froid observateur qu'aucun parti pris ne passionne et n'égare.

Dans sa dédicace, morceau humoristique qui donne bien le ton du livre, l'auteur se place tout d'abord sur le terrain solide de l'expérimentation, bien décidé à n'en pas sortir. « *Je ne fais, dit-il, ni théorie ni système ; positif comme mon siècle, je ne donne que des faits.* »

Soit, M. Nus, nous acceptons ce point de départ, sûrs que nous sommes de nous rencontrer au point d'arrivée. Une vérité a plusieurs routes, sur chacune desquelles les faits isolés surgissent ; elle n'a qu'un sommet où, des faits amassés, réunis, classés, la Cause se dégage, dans un lumineux épanouissement. Votre livre a réalisé l'ascension laborieuse. A la première page, nous sommes séparés ; mais poursuivons, allons, montons avec vous : à la dernière, nous serons bien près de nous entendre.

Rue de Beaune, n, 2. — C'est là que nous trouverons, à la rédaction de la *Démocratie pacifique*, M. Nus et quatre de ses amis. Nous sommes en 1853, l'empire vient de supprimer, avec tant d'autres, leur journal républicain. Inoccupés, lassés, sous cette impression d'écœurement qui suivit le coup d'État, les cinq amis cherchent dans un rapprochement plus intime, une réaction au découragement qui les gagne et conviennent de se trouver journellement à leur ancienne salle de rédaction.

En parcourant un journal américain, tout à coup, l'un d'eux se récrie ; il vient de lire un article sur la danse des tables. Il en fait la traduction, accueillie, comme bien l'on pense, par des interruptions ironiques. Cependant, comme en énumérant les prodiges, l'article enseigne le moyen de les produire : « Essayons, » dit quelqu'un. On essaie ; et, de cette heure, commence une série d'expériences extrêmement curieuses.

La table de la rue de Beaune, cette table parlante, qu'entre nous je soupçonne fort avoir servi d'interprète à un ardent disciple de Fourier, a fournis des documents bien singuliers.

Ce n'est pas que, ce qu'elle appelle elle-même sa *Savante Philosophie*, soit une conception nouvelle. En cherchant bien, on la retrouverait toute faite dans la Cosmogonie de l'auteur de la *Théorie des quatre Mouvements*. Cependant elle y apporte quelques beaux développements, quelques aperçus vraiment supérieurs, et qui complètent dignement l'idée première.

Ce qui est plus étrange, plus personnel que le fonds même de son enseignement, c'est la forme qu'elle lui donne. Elle présente chaque pensée dans un arrangement, un choix d'expressions, extraordinaires de hardiesse, d'aisance et de concentration. De ces dictées, données spontanément, improvisations réellement stupéfiantes, il résulte un double intérêt, soit qu'on les étudie dans leurs déduction philosophique, soit qu'on les considère à un point de vue purement littéraire. Qu'on en juge par ces définitions, rigoureusement renfermées en douze mots. (Douze, nombre parfait, et qu'un phalanstérien devait choisir comme terme complet et harmonique. Je m'en rapporte à Toussenel.)

ZOOLOGIE. *Série des êtres organisés supérieurement par leur faculté de locomotion volontairement instinctives.*

INTELLIGENCE. *Tonalité de l'homme, point de départ de la raison pour comprendre Dieu.*

HARMONIE. *Équilibre parfait du tout avec les parties, et des parties entre elles.*

CONSCIENCE. *Point de vue d'où l'être contemple ses créations ou son chaos.*

La table appuyait surtout sur la révélation d'une religion nouvelle, fondée, semblait-il, sur le phénomène lui-même, universellement reproduit.

Eh bien, demande-t-on, que sera-t-elle cette religion?

L'Idéal progressif pour dogme, les arts pour culte, la nature pour église.

Je m'arrête, il faudrait tout citer. Quand on pense que chacune de ces phrases, joyau finement ciselé et d'un fini parfait dans sa délicate structure, a été formulée instantanément, on reste confondu devant la puissance intellectuelle qui a pu accomplir pareil tour de force.

Et maintenant ne demandez pas quelle action produisait ce phénomène. — Question terriblement embarrassante, pour qui repousse l'intervention d'une individualité indépendante. L'auteur voudrait bien n'y pas répondre. Si cependant vous insistez il vous dira que le phénomène a lieu en vertu de la réflexion de pensée : la manifestation prend corps par la fusion des idées... ou germes d'idées, des facultés, des tendances, des volontés, des lueurs imperceptibles et diffuses emmagasinées dans le cerveau de chaque membre du groupe assemblé, uni pour ces expériences. — C'est de ce tout hétérogène que la table

a tiré un enseignement puissantialisé dans son homogénéité complète. Comment, dites-vous, par quel procédé ? Ah, voilà ! M. Nus ne se charge pas de l'explication ; et il a bien raison, attendu que la chose est absolument inexplicable. Du reste, cet esprit, logique et déductif, a trop de lucidité pour s'y tromper, il passe légèrement sur une théorie par trop quintessenciée et qu'il ne donne qu'à titre de document, comme ayant cours dans son milieu.

En Amérique. — Nous y trouvons les premières manifestations du phénomène, et nous suivons, depuis son origine, le mouvement spiritualiste, si puissant aujourd'hui aux Etats-Unis. Quelques pages extraites d'un ouvrage de Mme Hardinge, nous ramènent au point de départ du phénomène. On s'intéresse vivement à ces premières luttes dans lesquelles sont engagées trois jeunes filles, la dernière une enfant de douze ans. La simplicité même des récits, n'exclut pas une certaine grandeur, due surtout à un accent de sincérité vraie.

Nombre de documents curieux, beaucoup de détails attachants, des appréciations d'un esprit très-fin, très-délicat, remplissent cette seconde partie.

En Angleterre. — Que d'affirmations précieuses ! On connaît celles de M. Crookes, on va connaître celles de nombreux savants animés, eux aussi, de l'esprit d'investigation qui pousse aux découvertes, et du courage qui permet de les affirmer.

Un chapitre sur la société dialectique de Londres nous montre une réunion des savants les plus distingués, rassemblés pour soumettre à examen les faits spirites... qu'*à priori*, ils supposent dus à l'imposture ; et qu'après investigation, ils reconnaissent et proclament réels.

Il faut lire les déclarations de M. P. Barkas, Wallace, Varley, Oxon Aug. Morgan. — Elles sont nos meilleures armes contre les négateurs systématiques de toutes les écoles.

En Allemagne. — L'esprit au service de la raison, la logique débordant en verve étincelante. Ainsi peut se définir, en douze mots, cette dernière partie de l'ouvrage, — réfutation du système moniste d'Hæckel — et l'ouvrage tout entier, protestation contre les doctes préjugés des savants et sous-savants systématiquement hostiles aux vérités nouvelles.

Je donne ici une sèche analyse d'un livre tout vibrant, tout plein de chaleur et de vie et illuminé du plus charmant, du plus brillant esprit. J'aurais voulu le faire connaître par des cita-

tions ; mais dans cet ouvrage savamment coordonné, où toutes les parties se tiennent, où les mots heureux se pressent, où les pensées originales s'enchaînent, comment choisir ?

En disant que ces pages, si précieuses par les documents qu'elles renferment, sont d'une lecture très-attractive, très-attachante, je n'en ferais pas comprendre toute la valeur, si je n'ajoutais, qu'écrites pour défendre la réalité de phénomènes, vainement repoussés, elles sont inspirées par la vérité seule. On sent qu'aucune autre considération ne les a dictées. L'auteur va droit à chaque fait nouveau et, si extraordinaire, si invraisemblable soit-il devant le vulgaire, il le mentionne et le présente avec toutes les garanties du contrôle qu'il a pu rassembler. Il ne se dérobe à aucun témoignage, et, alors même que certains phénomènes semblent établir une solution qui n'est pas la sienne, il n'hésite pas à les affirmer. C'est ainsi qu'après la relation de quelques faits tirés de : *Recherches sur le Spiritualisme, par W. Crookes*, faits qui concernent l'apparition de l'esprit de Katie King, M. Eugène Nus ajoute ce qui suit : « Il y a là un indice, et une voie. Est-ce l'Esprit du médium qui sort de lui, emportant ou employant au besoin, pour ses opérations extérieures, une partie de sa substance ? Est-ce, comme le disent les spirites, un Esprit désincarné, jadis humain, qui emprunte et restitue tour à tour au dit médium les éléments matériels qui constituent sa forme humaine, car décidément je m'arrête, très-embarrassé de faire un choix à l'une ou à l'autre de ces hypothèses.

« Si c'est le médium qui se dédouble, reste à établir la façon dont ce dédoublement s'opère, selon les lois de la mécanique.

« Si ce sont les *Esprits* qui réellement survivent, que pouvez-vous y faire et que voulez-vous que j'y fasse, infortunés mécaniciens ? il faut bien en passer par-là. » (1)

Pour résumer ce livre *Choses de l'autre Monde*, il faut dire qu'il est intéressant, solide, utile, mais surtout qu'il est loyal.

La Consolée, par madame Antoinette Bourdin,

(1 franc 25, port payé)

Mme Bourdin s'adresse aux mères désolées, celles qui ont perdu les bien-aimés, que le désespoir gagne insensiblement, qui peuvent ainsi, livrées aux larmes et aux tristes conséquences du manque

(1) Le système mécaniciste appartient à l'école de M. Hæckel, professeur à Iéna.

d'énergie, disparaître de la terre en laissant le triste exemple d'une incarnée que rien n'a pu relever, encourager, rendre forte contre l'adversité.

Notre amie avait perdu sa fille Laure, au Brésil, Laure le doux et gai rayon de soleil, le franc sourire, la bonté même; Mme Bourdin pouvait se laisser envahir par ce vague et terrible ennui de l'absence d'une fille chérie, mais elle avait deux sauvegardes précieuses : 1. Elle était spirite et savait que rien ne meurt, que tout se transforme pour revivre, que toute évolution est un progrès. 2. Elle était médium. Elle appela l'absente, et le doux ange vint lui parler, la réconforter, lui faire entrevoir le glorieux avenir promis à l'humanité, à tout être qui sait aimer, s'élever moralement aux plus hautes conceptions de la solidarité et de la responsabilité. L'Esprit de Laure promène sa mère à travers les mondes étoilés, parmi les sublimes grandeurs, et ces voyages dans les cieux, Mme Antoinette Bourdin les offre aux *Inconsolés*.

Ce n'est point un ouvrage de science, ni de haute littérature. Des lecteurs nous écrivent que ce petit livre sans prétention les a émus et remués, consolés, ils nous prient de le répandre. Une fille l'a dicté, et la mère, une brave et digne dame, le présente à qui veut sourire à la mort.

ANNIVERSAIRE DE MESMER

Pour fêter cet anniversaire, les magnétiseurs se réuniront le samedi, 22 mai, à 6 heures du soir, au restaurant Richefeu, chez M. G. Cochet, galerie de Valois, 167, Palais-Royal. On trouve des billets chez M. Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, 15. Le repas est à 5 francs le cachet.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

Le spiritisme devant la science :	1 70
Entretiens sur le spiritisme	1 70
Etude sur l'âme et le libre arbitre	1 »
Elfa, roman d'une libre-penseuse	2 20
L'astronomie populaire, par Flammarion	12 »
La Consolée, par Mme A. Bourdin	1 40
Collection générale des œuvres de A. Babin	10 »
Route de la pensée	10 »
Recherche sur les phénomènes spiritualistes par W. Crookes	3 30
L'âme, simple hypothèse.	» 50

Les prix ci-dessus sont avec port payé.

Notre article nécrologique est porté au mois prochain, la place nous manquait.

Souscription aux Œuvres Spirites.

Deux anonymes, 1 fr. 10 cent. — Groupe spirite de Nantes, 25 fr.
— M. Lessard, M. Hauser, 2 fr. — F. P. 10 fr. — Groupe de M. Bassal, 30 fr. (*Conférences*).

Le Gérant, H. JOLLY.